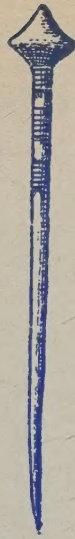


É T U D E S
S L A V E S
ET
EST-EUROPÉENNES

S L A V I C
AND
EAST-EUROPEAN
S T U D I E S



Volume II

Automne 1957 Autumn

Part 3

Articles :

Le catholicisme de Norwid
THÉODORE F. DOMARADZKI

Dobroniha — Daughter of St. Volodymyr the Great
REV. IRÉNÉE NAZARKO, O.S.B.M.

La Turquie, gardienne des Détroits
THOMAS GREENWOOD

Catherine II's Reaction to Radishchev
RODERICK P. THALER

Le chancelier Jan Zamoyski et son œuvre
JOSEPH A. TESLAR

The Numeral in Idiomatic Russian
JOHN GROSBERG

Régime matrimonial en Pologne
LOUIS KOS-RABCEWICZ-ZUBKOWSKI

Publié par :

LE CENTRE
D'ÉTUDES SLAVES



Published by :

THE DEPARTMENT
OF SLAVIC STUDIES

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

COMITÉ DE RÉDACTION

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Mgr IRÉNÉE LUSSIER, P. D.
Recteur de l'Université de Montréal

RÉDACTEUR EN CHEF

THÉODORE F. DOMARADZKI
Directeur du Centre d'Etudes Slaves

NICOLAS ARSENIÉV
*Université de Montréal,
Fordham University*

JEAN-CHARLES BONENFANT
Université Laval

WATSON KIRKCONNELL
President, Acadia University

JOSEPH KIRSCHBAUM
*Université de Montréal,
University of Toronto*

VICTOR LITWINOWICZ
*Université d'Ottawa,
Carleton University*

MGR OLIVIER MAURAUULT
ex-Recteur de l'Université de Montréal

MILOS MLADENOVIC
McGill University

EDITORIAL COMMITTEE

HONORARY PRESIDENT

EDITOR

ANTOINE PAPLAUSKAS-RAMUNAS
Université d'Ottawa

MGR IRÉNÉE PINARD
*Recteur de l'Université
de Sherbrooke*

PIERRE RADWANSKI
Université de Montréal

JAROSLAV RUDNYCKYJ
University of Manitoba

CHANOINE ARTHUR SIDELEAU
*Doyen de la Faculté des Lettres,
Université de Montréal*

RODERICK P. THALER
Bishop's University

ABBÉ MICHEL ZALESKY
Université de Montréal

ASSISTANTS :

DÉSIRÉ HECKENAST, GILLES-R. LEFEBVRE, GRAHAM LINDSAY
JACQUES MONTPETIT, GERALD MORGAN, GEORGES SKVOR, ANNA STEARNS

LES ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES
sont publiées quatre fois par an, par le
Centre d'Etudes Slaves de l'Université de
Montréal.

Prix d'abonnement annuel : \$4.00

Prix d'un exemplaire : \$1.25

Les opinions exprimées par les auteurs ne
sont pas nécessairement celles du Comité
de Rédaction.

Toute correspondance doit être adressée à
M. Théodore F. Domaradzki, Directeur du
Centre d'Etudes Slaves de l'Université de
Montréal, C. P. 6128, Montréal, P. Q.,
CANADA

The SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES are
published four times a year by the Depart-
ment of Slavic Studies, University of Mont-
real.

Yearly subscription : \$4.00

Single copy : \$1.25

The views expressed by the authors are not
necessarily those of the Editorial Committee.

All correspondence should be addressed to
Prof. Theodore F. Domaradzki, Director,
Department of Slavic Studies, University
of Montreal, P. O. Box 6128, Montreal,
P. Q., CANADA.

BUREAU DE RÉDACTION — EDITORIAL OFFICES
2900, BOULEVARD MONT-ROYAL, SALLE E'416
TÉL. RÉGENT 8-9451, LOCAL 24
MONTRÉAL, P. Q. CANADA

COPYRIGHT 1956, BY UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
PRINTED IN CANADA BY IMPRIMERIE EXCELSIOR, N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL, P. Q.
AUTORISÉ COMME ENVOI POSTAL DE LA DEUXIÈME CLASSE, MINISTÈRE DES POSTES, OTTAWA

É T U D E S
S L A V E S
et
EST-EUROPÉENNES

S L A V I C
and
EAST-EUROPEAN
S T U D I E S

Publication du
Centre d'Etudes Slaves
de l'Université de Montréal.

A publication of the
Department of Slavic Studies,
University of Montreal.

Volume II, Fasc. 3

Automne 1957 Autumn

Volume II, Part 3

SOMMAIRE — SUMMARY

ARTICLES

PAGES

Le catholicisme de Norwid,

Théodore F. DOMARADZKI, *Professeur à l'Université de Montréal* . . . 131

Dobroniha — Daughter of St. Volodymyr the Great,

Rev. Irénée NAZARKO, O.S.B.M., *Rector, Pontifical College St. Josaphat of Rome* . . . 138

La Turquie, gardienne des Détroits,

Thomas GREENWOOD, *Professeur à l'Université de Montréal* . . . 145

Catherine II's Reaction to Radishchev,

Roderick P. THALER, *Lecturer at Bishop's University* . . . 154

Le chancelier Jan Zamoyski et son œuvre,

Joseph-André TESLAR, *Professeur à l'Université Polonaise à l'Etranger (Londres), anciennement à l'Université de Glasgow* . . . 161

The Numeral in Idiomatic Russian,

John GROSBERG, *Member of the Institute for the Study of the USSR* . . 177

Régime matrimonial en Pologne,

Louis KOS-RABCEWICZ-ZUBKOWSKI, *Professeur à l'Université de Montréal* 180

MISCELLANEA

Recensions :

Histoire de la littérature polonaise, Simone MARCEL (A. BRONARSKI) . . 184

Historia Polski, Varsovie, Académie des Sciences (M. ADUS) . . . 187

Istoria Polchi, Moscou, Académie des Sciences (M. ADUS, P. RADWANSKI) 189

Ne khlebom yedynym, Vladimir DOUDINTSEV (R. PLETNEV) . . . 189

Notes :

North American Committee for Co-operation

with Polish Universities . . . 192

B.A. en slavistique à l'Université de Montréal . . . 193

American Slavists on "Slavic and East-European Studies"

of Montreal . . . 193

La Rédaction tient à remercier :

The Editor wishes to thank :

l'Université de Montréal,

le Gouvernement de la Province de Québec,

l'Association de Slavistes et de Spécialistes Est-Européens du Canada de l'Est,

*de leur généreuse contribution
aux frais de publication du
présent fascicule.*

*for their generous contribution
to the costs of the publication
of this fascicle.*

Le catholicisme de Norwid *

par

THÉODORE F. DOMARADZKI

« Je n'en sais point qui ait brûlé d'une ardeur religieuse plus vive, qui ait chanté plus magnifiquement les Cacatombes et parlé avec de tels accents du sacrement des mourants... Cet homme, d'une piété insigne, avait le culte de la croix. Devant cette vie si haute, si pure, on sent plus que le génie devant qui se courbent les fronts — il y a là une sainteté qui fait plier les genoux ». C'est de cette façon qu'a caractérisé le catholicisme de Norwid son illustre traducteur Paul Cazin ¹.

Les témoignages les plus éloquentes de ceux qui tâchent de faire connaître à l'étranger la poésie et la pensée de Cyprien Norwid ne s'adressent malheureusement qu'à cette petite minorité de ses admirateurs vivant en dehors de la Pologne, et qui n'ont à leur disposition que quelques traductions de ses écrits et des exemplaires non moins rares de quelques éditions polonaises incomplètes de ses œuvres. C'est en Pologne que se trouve son héritage poétique et le grand public qui s'y intéresse.

Né en 1821 à Laskowo-Gluchy, près de Varsovie, et mort en 1883 à l'hospice des pauvres à Paris, Norwid passa la plus grande partie de sa vie à l'étranger, surtout en France. Poète, penseur, peintre, sculpteur, c'est-à-dire artiste par excellence et gentilhomme de naissance et d'esprit, Norwid fut tragiquement éprouvé par le sort ; orphelin de bonne heure, émigré à vingt ans, il dut gagner durement sa vie, souvent par un travail physique. Il souffrit pendant de longues années de la pauvreté et de la faim, sort commun de la plupart des exilés politiques polonais de la « grande émigration » du siècle passé.

Bien qu'il fût contemporain des plus célèbres représentants du romantisme polonais avec lesquels il resta en contact personnel, Norwid ne fut suffisamment apprécié ni par Mickiewicz, ni par Slowacki, ni même par Krasinski qui fut longtemps son ami. S'il n'était pas compris par ces

* Extraits d'une conférence donnée le 11 septembre 1957 au Congrès conjoint des Slavistes Américains et Canadiens qui a eu lieu à l'Université de Wisconsin dans le cadre de la 14e Conférence Annuelle de l'AATSEEL.

sommités de la littérature polonaise, il l'était encore moins par l'intellectuel moyen de l'époque. Il lutta désespérément contre l'incompréhension et l'oubli des Polonais de son temps.

Précurseur des nouveaux courants littéraires qui ont émerveillé le monde entier après sa mort, Norwid le poète vécut dans un isolement presque complet. Son rayonnement toujours croissant et son influence sur les écrivains polonais et le public littéraire ne se font valoir pleinement qu'au XXe siècle.

Il est évident qu'on ne peut pas parler du catholicisme de Norwid et de sa pensée créatrice, patriotique et en même temps universelle, sans prendre en considération, en premier lieu, sous quelle lumière on présente aujourd'hui ce militant catholique dans son pays natal.

Les polonisants étrangers, parmi eux les émigrés polonais surtout, se trouvent souvent dans une situation délicate quand ils doivent se prononcer au sujet de certains ouvrages historiques ou critiques littéraires publiés en Pologne communiste. On se rend bien compte du fait qu'avant le relâchement de l'emprise stalinienne sur toute activité littéraire et culturelle dans ce pays l'écrivain polonais devait s'acquitter de ses obligations politiques vis-à-vis du « système » pour que son œuvre puisse paraître. Dans le cas de Norwid et de sa conception intégralement catholique, les concessions faites par certains auteurs polonais nous paraissent déplorables et de nature à induire en erreur le grand public.

Les littérateurs marxistes chargés de la revision de l'histoire de la littérature polonaise suivant le mode soviétique, semblent avoir été tentés, au début de leur travail, de déclarer Norwid, victime en un certain sens, de l'injustice sociale et de l'ordre économique propres à son époque, poète inspiré d'idées progressistes, précurseur du marxisme. Certains d'entre eux l'ont même considéré digne de monter sur le piédestal du grand trio Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, d'où ce dernier fut banni et dégradé comme poète et penseur par les communistes.

Malheureusement pour eux, Norwid, avec sa spiritualité chrétienne, ses convictions conservatrices, antimatérialistes et antirévolutionnaires, ne se

prêtait pas du tout à cette interprétation progressiste de marque léninienne dont on cherche, avec un peu plus de succès — évidemment superficiel — à affubler Mickiewicz et Slowacki.

Néanmoins, l'atmosphère dans laquelle se sont trouvés les meilleurs spécialistes de Norwid à la fin de la dernière guerre, était de nature à les forcer de considérer leur poète comme celui qui pourrait et devrait les aider dans leur effort pour trouver des solutions pratiques et philosophiques à leur existence, dans des conditions imposées et déterminées d'une manière matérialiste, tout à fait contraire à celle préconisée par lui.

Voyant Norwid banni des manuels et des autres éditions accessibles au grand public, ils devaient ou renoncer à l'influence salutaire que pouvait exercer sa poésie sur la jeunesse, ou bien essayer de le présenter comme un poète qui, à sa manière et dans la mesure permise par les idées de son époque, pouvait être considéré comme un penseur réaliste, ami du peuple et des pauvres, donc un artiste qui répondait, dans un certain sens, aux exigences posées par le réalisme socialiste à l'égard de la littérature. En tout cas, il fallait le défendre contre l'« accusation » d'avoir été traditionaliste et trop conforme à l'enseignement de l'Eglise.

Il semble que le premier pas dans cette direction a été fait, sciemment ou non, par le savant polonais, d'ailleurs bien méritant, le professeur T. Makowiecki. Dans son essai, intitulé *Norwid, le penseur*², il a rendu hommage à l'esprit catholique du poète, affirmant qu'à la base de sa conception religieuse était la conviction que l'homme « doit être actif dans les plans divins ». Mais Makowiecki y ajoute une explication trop hasardeuse d'après laquelle « le poète était loin de ce genre de catholicisme qui met comme but suprême le propre salut, le soin surtout de sa propre âme »³. D'où le critique tire la conclusion que selon Norwid, le premier devoir de l'individu est de reconnaître la « nécessité de sa coopération dans les grands processus du progrès du monde... L'Eglise était pour Norwid, dit Makowiecki, une institution particulièrement respectable parce que — conformément à son principe — elle doit garder le contact avec les vérités suprêmes (que le poète voyait dans la chrétienté)

et parce que (selon ses prémisses) elle doit se consacrer au Règne de Dieu sur la terre » ⁴. Mais, en parlant de la théorie de Norwid concernant la continuité organique de toute activité humaine, Makowiecki laisse ouverte la question des origines de ces convictions du poète. Faut-il les chercher dans la théorie de l'évolution des biologistes, dans la théorie dialectique de Hegel, ou les considérer comme une conséquence du travail organique des positivistes ?

L'essai mentionné ci-dessus a pu créer certains doutes sur l'intégralité catholique de la pensée créatrice de Norwid, mais n'a pas empêché que ses poésies fussent bannies des écoles.

Les polonisants marxistes (Zolkiewski, Kubacki, Wyka et autres), après quelques années ont un peu relâché leur ostracisme à l'égard des auteurs de l'époque romantique, en gracieux ceux qui avaient acquis des mérites dans l'avancement du réalisme, du folklore et des motifs nationaux dans la poésie. Grâce à cette nouvelle attitude, a paru au mois d'avril 1956, une sélection des œuvres poétiques et dramatiques très soigneusement compilées par Juliusz W. Gomulicki, intitulée : *Cyprian Norwid, Okruchy Poetyckie i Dramatyczne* (Fragments poétiques et dramatiques) ⁵. Cette publication représente une contribution précieuse à la connaissance de la poésie de Norwid ; les commentaires sont généralement intéressants et scientifiquement élaborés, à l'exception de ceux qui portent la marque évidente d'une critique tendancieuse, alimentée par des extraits des lettres et des écrits de Norwid pour la plupart inaccessibles aux chercheurs étrangers. En voici quelques exemples :

Dans ses commentaires au poème *Socialisme* ⁶, Gomulicki nous explique que Norwid a lié sa critique du socialisme à la défaite de la révolution de février et n'a critiqué que le socialisme utopiste. Il va même jusqu'à suggérer que Norwid s'est considéré, à un certain degré, socialiste. Pour prouver cette allégation, Gomulicki cite quelques extraits d'une lettre que le poète a écrite à Mme M. Dziekonska en 1852. Dans cette lettre, Norwid, parlant de la victoire future de ses idées philosophiques, s'exprime, selon Gomulicki, de la façon suivante : « Quand art et travail

occuperont leur juste place, le fardeau du labeur et l'oppression seront soulagés par le Seigneur, mon Dieu Unique... et viendra la liberté ! (...) Mais maintenant rien de tout cela... Et si quelqu'un me lisait aujourd'hui et s'il était du parti de l'ordre (allusion au régime français de l'époque), il dirait qu'un tel homme est dangereux, socialiste, et que ce serait une bonne chose de le détruire par une persécution lente (...) »

Gomulicki, dans son effort pour rapprocher Norwid davantage du socialisme de Marx, cite — d'une autre lettre du poète de 1877 — ce qui suit : « L'aile gauche de la grande révolution sociale qui se fait entendre à travers le centre du continent européen se sert de la forme très ancienne de la grève slave... Elle s'est révélée de nos jours de la façon la plus évidente en Russie... c'est elle-même qui était auparavant scientifiquement formulée en Allemagne (Gomulicki suggère que cela se peut référer à Marx et Engels)... Rien ne peut arrêter une si grande révolution, et les forces historiques de l'Europe d'aujourd'hui seront capables de la contrecarrer mais seulement par des modifications sincères ».

En commentant le poème *Orphelinage*⁷, Gomulicki l'appelle une satire de la civilisation « bourgeoise » et antihumaniste. Il nous interprète la pensée du poète de façon à conclure que ce dernier considère comme « révélatrice » la civilisation technique et donc matérialiste, et comme « ensevelissant » cette civilisation « composée » de différentes doctrines philosophiques, économiques et artistiques qui cachent le vrai visage de la réalité, endorment la vigilance de la société par des fausses assurances d'un progrès constant, d'un bien-être croissant, du nivellement des différences de classes, etc. ».

A la fin de ses commentaires pleins de jeux de mots, Gomulicki ajoute avec déception que cette manière de voir réaliste est affaiblie par les constatations finales de l'auteur de l'*Orphelinage* qui reconnaît Dieu comme la force unique capable de soulager la misère de l'humanité.

Gomulicki est d'avis que la source de certaines convictions sociales erronées de Norwid est à chercher dans la propagande de la Congrégation des Frères de la Résurrection, fondée à Rome par des émigrés polonais.

Il accuse aussi l'influence qu'exerçait sur Norwid le comte Krasinski dans la formation de ses idées philosophiques et sociales.

Qu'est-ce qu'on peut donc apprendre sur le catholicisme de Norwid en lisant les commentaires de Gomulicki ?

Tout d'abord il faut remarquer que la sélection analysée (*Fragments...*) ne contient, du très riche héritage de la poésie religieuse de Norwid, que deux petits poèmes, les moins représentatifs pour ce genre. Gomulicki explique que le premier de ces vers (*Monologue*) était le résultat de sa détention en prison à Berlin ; à propos du second, il nous raconte que Norwid, en écrivant sa *Légende*, se trouvait dans un état d'exaltation particulière et qu'il était à cette époque victime d'une mystification qui s'est créée à Rome autour de la personne de la fameuse « religieuse » polonaise Makryna Mieczyslawska.

En marge du *Scherzo* Gomulicki nous cite des extraits d'une lettre du poète, écrite au comte A. Cieszkowski, de laquelle il résulte que Norwid était persuadé que s'il était devenu un religieux, le lendemain il aurait déjà été hérétique, et cela à cause de la politique poursuivie alors par l'Eglise dans laquelle il voyait plus de diplomatie et de cabale que d'apostolat⁸. Le motif de cette déclaration Gomulicki le voit dans la pression exercée sur Norwid par les Frères de la Résurrection afin de l'attirer dans leur Congrégation.

Plusieurs autres de ses commentaires sont aussi de nature à nous faire croire que Norwid n'était point un catholique comme nous l'entendons, mais un chrétien qui vacillait entre l'enseignement de l'Eglise et les théories socialistes proches du marxisme de nos jours en Pologne.

Cette conception concernant le catholicisme de Norwid est encore plus clairement présentée dans une autre sélection de ses poésies, publiée presque en même temps par les soins de J. W. Gomulicki et M. Jastrun⁹. Ce dernier dit dans la préface que : « la manière de Norwid de voir le monde est comprise dans son catholicisme, pour être plus précis, dans son christianisme dans lequel réside sa force et d'où résulte son drame ». Au nom du christianisme « il rejette le socialisme, mais il n'y réussit

pas... » « Il est papiste, mais il admire Michelet. Il maintient des contacts avec Kamienski, et correspond avec Hercen » (...) « Il était conservateur mais, plus que n'importe lequel de ses contemporains, combattait l'esprit paroissial rétrograde... »

D'après Jastrun, Norwid était le premier libéral polonais de la classe intellectuelle. Il considérait la solution de la question paysanne comme une condition essentielle du développement de la Pologne. Il était catholique pratiquant, mais il rendait un hommage posthume à la mémoire du général Bem, un apostat. Selon Jastrun, Norwid était plus proche des Polonais d'aujourd'hui, que les poètes romantiques et cela grâce à son attitude intellectuelle et rationaliste.

Chacun a droit d'apprécier et d'aimer un poète pour certains ouvrages ou certaines idées qui lui plaisent tout particulièrement. Mais dans des éditions sérieuses, comme les *Fragments*, il ne faudrait pas se servir du grand appareil scientifique y employé pour arriver à une présentation parfois partielle, sans tenir compte dans les conclusions de l'ensemble de l'œuvre du poète et des faits principaux de sa vie et des éléments fondamentaux de son idéologie.

Cette constatation n'est pas dictée par le désir de critiquer trop sévèrement le travail des littérateurs polonais fait avant le mois d'octobre 1956 ; elle est motivée par la préoccupation sincère que le vrai visage du grand catholique et ascète, qu'était Norwid, puisse être déformé aux yeux des lecteurs dépourvus d'autres sources d'information que les éditions susmentionnées.

(à suivre)

NOTES

1. CYPRIEN NORWID, *Le Stigmat*, traduction et introduction de Paul Cazin, édition de la N.R.F., Galimard, Paris, 1932, p. 13.
2. *Pamięci Cypriana Norwida (À la mémoire de Cyprien Norwid)*, éd. Muzeum Narodowe w Warszawie, Varsovie, 1946, p. 50.
3. *Ibid.*, p. 52.
4. *Ibid.*, p. 56.
5. CYPRIAN NORWID, *Okruchy Poetyckie i Dramatyczne (Fragments poétiques et dramatiques)*, compilés et commentés par Juliusz W. Gomulicki ; éd. Państwowy Instytut Wydawniczy, Varsovie, 1956.
6. *Ibid.*, pp. 336-337.
7. *Ibid.*, pp. 338-339.
8. *Ibid.*, p. 293.
9. CYPRIAN NORWID, *Poezje (Poésies)*, sélection et introduction de Mieczysław Jastrun ; le texte et la chronologie élaborés par Juliusz W. Gomulicki ; éd. Państwowy Instytut Wydawniczy, Varsovie, 1956, pp. 9, 13 et 19.

Dobroniha, Daughter of St. Volodymyr the Great

by

Rev. I. NAZARKO, O. S. B. M.

The "Povist Vremennykh Lit" (An Account of Early Times) written about the year 1011, relates the death of Anna Porphyrogeneta, the wife of Volodymyr, in these few words : "In the year 1011 died the Empress Anna, of Volodymyr" ¹. The death of Anna in this year is attested also by the German chronicler, Thitmar of Merseburg ². Doubtless, Volodymyr took another wife after Anna's death ; for it is known that Boleslav the Great (Chrobry) took into captivity the widow of Volodymyr when he captured Kiev. The same Thitmar ³ also mentions this fact ; so that Volodymyr must have married a second time, since he could not have left his widow behind. Historians do not agree about the identity of this second wife. The historian N. Baumgarten tried to prove that the last wife of Volodymyr was the granddaughter of Emperor Otto the Great, because she was a child of Kuna of Eningen and Rechlinta, daughter of Otto the Great ⁴. But D. Olanczyn contradicted this opinion in his report to UVAN in 1946, where he maintains that the last wife of Volodymyr was also a Greek ⁵. The children of this last marriage were Dobroniha Maria and Sviatoslav, who was killed by Sviatopolk, the murderer of Boris and Hlib ⁶. In 1038 Dobroniha married the Polish king, Casimir I the Reformer. It is on this little known princess that we shall concentrate our attention.

Many scholars have debated the question of the origin of the wife of king Casimir I of Poland ⁷. Dlugosz affirmed that the wife of Casimir was the daughter of Volodymyr from his marriage with Anna Porphyrogeneta ⁸. We cannot agree with this theory, because Anna was born March 13, 963. Thus she was twenty-six years old in 989 when Volodymyr captured Korsun and married her ⁹. The age of Dobroniha Maria

would indicate, that she was born in the later years of Volodymyr, when Anna, if she were still alive, would have been well advanced in age. In any case we know that there were no children from this marriage¹⁰.

Nor can we suppose that Dobroniha could have been born to one of the pagan wives of Volodymyr during Anna's life. It would be a dishonour to Volodymyr ; for chroniclers affirm that the baptismal waters completely transformed the wild character of Volodymyr in such a way that after his baptism he conducted himself according to the motto "I fear sin"¹¹.

Olanczyn's hypothesis that Volodymyr's last wife may have been a Greek is not convincing : as it is known, Volodymyr's antipathy to the Greeks was both political and personal¹². His political and religious inclinations favoured Bulgaria. According to S. Tomaszewskyj also, we have reason to believe that Volodymyr had personal sympathies for Bulgaria. One of his wives before his baptism was a Bulgarian, who played an important role in the royal court and exercised a great influence over Volodymyr. From her Volodymyr had two sons to whom he gave Bulgarian names, his beloved Boris and Hlib¹³. It is quite possible that his last wife was also a Bulgarian, and perhaps even the mother of Boris and Hlib. Such was the opinion of V. Zaikin, who wrote : "One can also suppose that Volodymyr, after the death of Anna, took for his wife one of his former pagan wives, for example, the mother of Boris and Hlib"¹⁴. We must add that among the names of later Bulgarian princesses we sometimes find the name Dobroniha.

The name itself appears first in the "Annual of the Cracow Chapter"¹⁵ which relates the death of Dobroniha in these words : "1087 Dobronega uxor Kazimiri obiit". Nevertheless there are some scholars who consider the mention of the name Dobroniha in the "Chronicle of B. G. Paska", written about the year 1037, as the earlier one. It relates that Casimir "duxit uxorem... nomine Dobronegam, alias dictam Mariam"¹⁶. This last chronicle, however, is of a much later origin than the "Annual of the Cracow Chapter". We meet this princess again in later sources under

the two names, Dobroniha Maria. In the "Swietokrzycki Rocznik" (Annual of the Holy Cross) we find : "Post haec accepit uxorem unam de Russiae principibus nobiliorem nomine Dobronegam dictam cognomine Mariam, ex qua genuit quatuor filios". The biographer of St. Stanislaus, Bishop of Cracow, and other sources have these same words ¹⁷. She is known under both these names to Dlugosz ¹⁸. And from Dlugosz this report was adopted by the Chronicle of Hustyn.

Numerous mentions of the wedding of Casimir with the Rus-Ukrainian princess have been conserved in Rus-Ukrainian sources and elsewhere. The "Account of Early Times" for the year 1043 has the following : "At that time Jaroslav gave his sister to Casimir for wife, and Casimir gave in dowry 800 men, whom Boleslav had captured in his victory over Jaroslav" ¹⁹. This event is related in almost the same words by other chroniclers ²⁰. The first foreign sources mention briefly that Casimir took "de Russia nobilem uxorem" ²¹. And Martin Gall writes that Casimir "duxit uxorem regis Rusciae filiam" ²². In the face of these uncontroverted testimonies there can be no doubt that the wife of Casimir I was the daughter of Prince Volodymyr.

The year of Dobroniha's wedding to Casimir is differently given by other sources because of a misunderstanding of the facts presented by the sources. As we mentioned before the "Account of Early Times" gives the date 1043 for this event in the following words : "In those days Jaroslav gave his sister to Casimir as wife". In this year the author lists a number of events which happened in different years ; for example, the campaign of Volodymyr Jaroslavycz against the Greeks by canoe, the capture and the blinding of the Rus-Ukrainians, the heroism of Vyszat. The Chronicler writes thus for that year : "After three years of peace, Vyszat was freed and sent to Jaroslav in Rus-Ukraine" ²³. The chronicler presents under this year an event that took place three years later. It is clear that the phrase "in these times" embraces a period of several years. Likewise, the date of the wedding of Dobroniha and Casimir cannot be determined as 1043. Again, the authors of the *Vosreke-*

senky and *Nikonivsky* chronicles, mentioning this wedding, changed the words of Nestor "in these times" to "in that year" ²⁴. And the chronicler of St. Sophia went still further, for in the place of "in these times" he has the categorical "that autumn" ²⁵. Similar changes are quite frequent, and it is these that introduced such confusion into the evaluation of a whole series of facts given by chroniclers. These chronological difficulties led several historians to unexpected conclusions, as for example, to affirm that Casimir's wife was not the sister of Jaroslav, but his daughter. It is true that such an affirmation overcomes many chronological difficulties ; but at the same time it disagrees with the earliest sources.

Dlugosz asserts that the wedding of Dobroniha and Casimir took place in 1041 ²⁶ ; but he does not give the reasons for his supposition. Closer to the truth comes the German chronicler, who gives 1039 as the year of the wedding, after the return of Casimir to his homeland ²⁷. It is possible to determine the year exactly from other events, namely by the support given by Jaroslav the Wise to Casimir against the Mazovians and their allies.

Following the death of the Polish king Mieczyslaw II, in 1034, his wife Ryksa assumed the regency during the minority of Casimir her son. Nevertheless, Ryksa was unable to retain the power in her hands. Her ruthless collection of tribute, and her sympathies with the Germans, provoked a disturbance in Poland. The queen fled to Saxony, taking with her the royal treasures and crown jewels. She found refuge with king Konrad II, and later in the Benedictine Abbey founded by her ancestors ²⁸. The absence of a regent gave an opportunity for the powerful pagan party to stir up a pagan uprising in Poland. Paganism rose against Christianity, the Latin and Slav rites became estranged, the peasant class rose against the aristocracy, which itself had come from the peasant class and later separated from the people. The pagans destroyed the Christian churches, barbarously killing the priests. They cast the entire country into anarchy. The entire Mazovsze returned to paganism.

The leader of the uprising was Maslav Mazowiecki, in our chronicles called "Moyslav" ²⁹. He gathered around him not only the Mazovian and Polish pagans, but also the Russians, Jatvags, Lithuanians, and even Slavs from the lands of Rus-Ukraine. The Czechs profited by this general confusion to stage a campaign against Poland, destroying everything in their path up to Gniesno. Young Casimir, seeing the ruin of his country, returned to Poland with German support, despite the contrary will of his mother. A great and difficult task awaited him, for which he needed material, military and moral support. He found these in marrying Dobroniha the sister of Jaroslav, the Grand Prince of Kiev, for Jaroslav immediately came to his aid, crushing the pagan uprising and suppressing the Mazovians.

Our chroniclers mention three armed campaigns of Jaroslav against the Mazovians. The first is dated 1041 with these words : "Jaroslav went against the Mazovians by canoe" ³⁰ ; and under the year 1043 we find this short note : "In that year Moyslav insulted Casimir, and Jaroslav went against the Mazovians twice" ³¹. And finally for 1047 : Jaroslav "went against the Mazovians and defeated them, killing their prince and submitting them to Casimir" ³². In other chronicles we find recorded for the year 1047 that : "Jaroslav went against the Mazovians three times" ³³. Tatyszczev affirmed the same facts ³⁴.

The first campaign of Jaroslav to help Casimir against the Mazovians is recorded in the chronicles two years before the record of the wedding, which must have been celebrated before the first campaign in 1041. Moreover, the birth of Casimir's oldest sons leads to the same conclusions ; for the eldest, Boleslav, was born in 1039 ; and the second, Vladislav, in 1040 ³⁵. Because Casimir returned to Poland only in the second half of 1038 (after August), his wedding with Dobroniha must have taken place towards the end of 1038 or the beginning of 1039. Casimir was then 22 years old, the date of his birth being July 21, 1016 ³⁶.

As his wife was older than he, some historians concluded wrongly that Dobroniha was the daughter and not the sister of Jaroslav the Wise. Nevertheless, these historians did not take into consideration the testimony of Thitmar of Merseburg, who affirmed that Boleslav took into captivity the wife of Volodymyr the Great, when he captured Kiev in 1018. This testimony acknowledges indirectly that Volodymyr after the death of his wife Anna (1011) married a second time, for otherwise he could not have left a widow. In our opinion, this second wife was probably a Bulgarian, perhaps the mother of Boris and Hlib. And it is from this second marriage that Dobroniha, later the wife of Casimir, was born. Because Anna died in 1011, Dobroniha must have been born between 1011 and 1015. Casimir was born in 1016. Thus Dobroniha was two or three years older than Casimir.

Our knowledge of the later life of Dobroniha is also scanty. We know only that Maria Dobroniha enriched the treasury of Casimir with her dowry and increased the esteem for her husband, who, counting on the help of Rus-Ukraine, could more boldly undertake the work of pacifying Poland³⁷. Dobroniha outlived him by twenty-nine years, for under the year 1087 the "Annual of the Cracow Chapter" mentions her death in the following words: "Dobronega uxor Casimiri obiit"³⁸. We know that Casimir died in 1058. There were sons and two daughters from this marriage, Mieczyslav and Otton, who died young, and Boleslav and Vladislav Herman, who reigned after Casimir. Both daughters married Czech kings.

We must add that almost all the European dynasties include among their ancestors Dobroniha the daughter of St. Volodymyr the Great³⁹.

NOTES

1. *Povist Vremennych Let* (P. Vr. L.) Podhotovka teksta D. S. Lychacheva. Yzd. AN SSSR., Moskva-Lenynhrad, 1950 n. I., p. 88.
2. Thitmarus Merseb., *Chronicon* I., VII, p. 52 (MG.H., v IIII).
3. Thitmarus Merseb., *ibidem*.
4. Cf. N. de Baumgarten: *Le dernier mariage de S. Vladimir*, « Orient. Christ. », Roma, 1930, vol. XVIII, 2, nr. 61.

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

5. Cf. I. Nazarko, *Sv. Volodymyr Velykyj, Volodar y Chrystytel Rusy-Ukrainy*, Rome, 1954, p. 162-3.
6. *P. Vr. L.*, p. 94.
7. Cf. N. von Baumgarten, *Dobroniha Valdymirovna, Koroleva Polska, Docz Cv. Vladymyra*, "Blahovist" 2-3, Paris, 1930, p. 102-110.
8. J. Dlugosz, *Historia Poloniae*, t. XII, Lipsiæ, p. 17.
9. P. Krug, *Chronologie der Byzantiner*, St. Peterb., 1810, p. 318-328.
10. N. von Baumgarten, *op. cit.*, p. 106.
11. *P. Vr. L.*, p. 86.
12. M. Pryselkov, *Oczerky po Cerkovno-Polytyczeskoj Ystorij Kievskoj Rusy X-XII vv*, Spb., 1913, p. 35-7.
13. S. Tomaszewskij, *Vstup do Istorii Cerkvy na Ukrajinu*, "Analecta OSBM", t. IV, 1-2, Zhovkva, 1932, p. 82.
14. V. Zajikyn, *Recenzija na Baumgarten-a, Le Dernier mariage de S. Vladimir*, "Analecta OSBM", vol. VI, 1-2, p. 400.
15. *Monum. Pol. Historica*, II, 796.
16. *Ibid.*, II, 485.
17. *Monum. Polon.*, III, 65 ; IV 272, 382.
18. J. Dlugosz, *op. cit.*, I, 283.
19. *P. Vr. L.*, I, p. 104.
20. Cf. *Polnoje sobranie russkych litopysej*, (P.S.D.L.) Spb. 1863, II, 267 ; V, 138 ; VII, 331 ; IX, 82.
21. *Monum. Germ. Hist.*, VI, 683.
22. *Monum. Pol.*, I, 417.
23. *P. Vr. L.*, I, p. 104.
24. *P.S.R.L.*, VII, p. 47 and IX, p. 34.
25. *Ibid.*, V, 36.
26. J. Dlugosz, *ibidem*.
27. *Monum. Germ.*, III, 754.
28. Cf. S. Olgebrand, *Encyklopedia powszechna*, vol. XIV, Warszawa, 1863, 521.
29. *P. Vr. L.*, I, p. 104, for the year 1047.
30. *Ibid.*, I, p. 103.
31. *P. S. P. L.*, I, p. 67.
32. *P. Vr. L.*, I, 104.
33. *P. S. R. L.*, V, 138 ; VII, 332.
34. V. Tatyszczev, *Ystorija Rossiskaja c samych drevniszych vremen*, vol. II, Moskva 1768-1784, p. 109. Tatyszczev often quotes the so-called "Chronicle of Joachim". Some historians have reservations to Tatyszczev and to the chronicle of Joachim. Nevertheless in these last few years this attitude is changing with regard to the chronicle of Joachim ; and it is no longer considered a fraud. D. Lychaczew in his commentaries to the *P. Vr. L.* often quotes Tatyszczev and the Chronicle of Joachim. Cf. *P. Vr. L.*, II, p. 506.
35. O. Balzer, *Genealogia Piastow*, Krakow 1895, pp. 94, 100.
36. *Monum. Pol.*, II, 793.
37. S. Olgebrand, *op. cit.*, 522.
38. *Monum. Pol.*, II, 796.
39. N de Baumgarten, *op. cit.*, 109.

La Turquie, gardienne des Détroits

par

THOMAS GREENWOOD

Les confins de l'Europe du sud-est et les franges asiatiques qui leur font face, ont toujours joué un rôle de premier plan dans l'histoire mondiale. En ce moment encore, ils absorbent une partie de la tension qui harasse le Moyen-Orient, et qui provoque des répercussions jusque dans l'enceinte des Nations-Unies et par là dans toutes les chancelleries du monde.

Déjà célèbres dans la préhistoire par les ébats des dieux mythologiques, l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore forment un axe de deux cents milles sur lequel se balancent encore les violentes rivalités de races et d'impérialismes qui creusent les rides de l'histoire sur la face du globe. Autrefois, la lutte pour la suprématie entre les peuples attirés par cette région stratégique et commerciale, se manifestait surtout par des tensions est-ouest et plus tard nord-sud. Aujourd'hui, les forces qui s'y confrontent vont exclusivement du nord au sud et créent des remous dans tous les continents.

En effet, la Russie soviétique fait une pression énorme pour déboucher en Méditerranée et réaliser le rêve géopolitique que Pierre le Grand légua à ses peuples. Impuissants à franchir le Caucase et les Détroits défendus par la Turquie alliée à l'Occident, les Russes ont réussi à faire un bond par-dessus l'Asie Mineure et à s'accrocher en Syrie, après avoir fait un premier essai en Egypte. Or cette réussite, rendue possible à notre époque aéro-atomique, embrouille nécessairement le jeu diplomatique et militaire dans toute cette région.

Ayant éclipsé l'Angleterre et la France au Moyen-Orient, les Etats-Unis espèrent influencer son évolution pacifique par des déclarations idéologiques comme la Doctrine Eisenhower, et par une générosité publique qui ne leur vaut pas toujours des amis reconnaissants. Ils

croient avoir conjuré l'expansion soviétique en organisant par l'OTAN des manœuvres amphibienes dans le golfe de Saros et des manifestations aéro-navales à l'ouest de Chypre. Par contre, les Soviets pratiquent une politique réaliste à double effet et bien plus redoutable dans notre monde imparfait.

Mais quels que soient les développements de cette lutte présente, on peut considérer celle-ci comme une phase des conditionnements historiques propres à cette région. Or c'est bien cette perspective géopolitique que nous voulons esquisser dans cet essai, afin de dégager les lignes de force qui pèsent actuellement sur le Moyen-Orient, et pour mettre en relief le rôle nouveau et important que la Turquie joue dans ce dispositif dramatique.

* * *

La région des Dardanelles entre dans l'histoire avec les combats épiques des Achéens et des Troyens pour l'honneur de la belle Hélène et pour la liberté de naviguer jusqu'au Pont Euxin. Près du bourg turc d'Hissarlik, l'archéologue Schliemann découvrait les ruines d'Ilium, qui montent une garde millénaire à l'entrée asiatique des Détroits. Mais si les peuplades hellènes venues d'Asie ont colonisé tout le pourtour de la Mer Egée, c'est l'Ionie en Asie Mineure qui vit naître la pensée occidentale, par l'assimilation et le tamisage original des éléments rationnels des conceptions orientales.

Les hordes persiques de Xerxès empruntent la voie des Détroits et faillirent engloutir la civilisation grecque sous leurs assauts, qui se brisent à Marathon et à Salamis. Cent cinquante ans plus tard, les phalanges macédoniennes d'Alexandre enjambent l'Hellespont en sens inverse, et font la conquête de l'Asie Mineure et de tout le Moyen-Orient, jusqu'au delta de l'Indus au sud et à la boucle du Syr-Daria dans le nord. Mais l'hellénisation de cette vaste région ne laisse des traces durables qu'en Asie Mineure et sur les franges de la Méditerranée orientale.

Avec la transformation de la Méditerranée en lac romain, les Détroits et les régions avoisinantes prennent une importance nouvelle. C'est pendant la domination romaine, qu'en Galilée le Christ fondait son Eglise qui rayonnera tout d'abord en Asie Mineure, où apparaîtront les premières phalanges des martyrs. Et c'est sous le ciel des Détroits que seront confirmées dans la gloire de la fondation de Constantinople, la politique de la liberté religieuse décidée en 313 à Milan, l'unité catholique réalisée en 325 au Concile de Nicée, et la naissance du Bas-Empire qui continuera pendant douze siècles à tenir les Détroits et à faire rayonner jusqu'aux portes de l'Orient la civilisation chrétienne.

* * *

Mais à ces jeux entre l'Occident et l'Orient devaient s'ajouter bientôt une pression pénible du nord, et un nouvel assaut de l'est par une succession de peuplades asiatiques. La masse informe des Sarmates maintenue au nord du Danube par les légions et la diplomatie romaines, sera traversée par les migrations des Goths et de leurs alliés qui vont se ruer sur l'Empire d'Occident. Les hordes des Ostrogoths s'avancant en pince au nord et au sud de la Mer Noire seront détournées vers Rome par les empereurs byzantins. Mais les bandes de Sarmates finiront par se cristalliser en peuplades slaves qui prendront peu à peu les formes de vrais Etats. Dès le huitième siècle, elles contrebattront incessamment mais sans succès les frontières byzantines.

Pendant ce temps, les successeurs de Mahomet vont se tailler un empire de caliphats depuis la Mésopotamie jusqu'au Maghreb, mais sans dépasser les Portes Ciliciennes dans le nord.

Au onzième siècle, les Turcs Seljoukides descendront des plateaux du Turkestan, traverseront sans s'arrêter les franges diaphanes des territoires des califes et des marches byzantines, battront à Manzikert en 1071 l'empereur Romanus, et se feront accorder des terres au sud d'Ancyre ou Ankara, pour faire bientôt d'Iconium ou Konia leur capitale. De là, ils feront la conquête de presque toute l'Asie Mineure et de la

Grande Syrie, en étendant jusqu'aux frontières persanes leurs vastes domaines. C'est pendant la domination des Seldjoukides, qui prirent Jérusalem en 1077, qu'eurent lieu les huit Croisades : pendant deux cents ans, l'Asie Mineure subira des convulsions multiples, dans lesquelles les Détroits joueront un rôle important. En effet, l'Empire byzantin permettra et favorisera le passage des légions occidentales qui prendront la route de terre ; mais en même temps, il compliquera la politique générale de l'Occident par le Grand Schisme religieux qui séparait dès 1054 les Grecs et les Latins. Une conséquence de cette rupture sera la prise de Constantinople en 1204 par les Croisés, ce qui affaiblira d'autant le Bas-Empire dans la suite.

Mais si les Croisades n'atteignirent pas leur objectif définitif, puisque Jérusalem fut reprise définitivement en 1291 par les Sarrasins, elles affaiblirent aussi l'Empire des Seldjoukides ou le Sultanat de Roum (sultanat romain) comme il s'appelait alors. Au treizième siècle, il s'était dissous en plusieurs émirats, dont le plus puissant était celui d'Ertoghroul, un chef turc arrivé du Khorassan et dont la tribu occupait les terres autour d'Ankara jusqu'en Bythinie.

A la mort d'Ertoghroul en 1288, son fils Osman ou Othman prit sa succession, embrassa l'islamisme et ouvrit à sa tribu une glorieuse carrière de conquêtes. Il prit Bursa (Brousse) en 1317 et en fit sa capitale ; son petit-fils Suleiman prit Gallipoli (Geli-Bolu) en 1356 sur le côté européen des Détroits, et ouvrit à ses descendants la conquête de l'Europe du sud-est jusqu'aux marches hongroises et ukrainiennes. Dans cette série de succès militaires et administratifs, Constantinople tombait en 1453 sous les coups du sultan Mahomet II, ce qui donna aux Turcs la garde des Détroits, qui la maintiennent depuis lors.

* * *

Considérons d'un peu plus près la pression sur les Détroits venant du nord. Déjà au temps de l'Empire romain et plus particulièrement du Bas-Empire, cette pression n'a jamais eu de relâche ; car les vagues

nouvelles de peuples venant d'Asie, n'ont pas cessé de contrebattre les *limes* administratives de la civilisation gréco-romaine. Dans la province de la Mésie au sud du Danube, aux immigrants slaves se mêlèrent bientôt les immigrants touraniens (les Bulgares) venant d'Asie. Dès le septième siècle, ces derniers adoptèrent un dialecte slave, s'imposèrent à toutes les tribus de la région, et arrachèrent à l'empereur byzantin la cession de tout le territoire qui porte encore le nom de Bulgarie. Les khans bulgares ont toujours poussé plus loin leurs frontières méridionales, même quand ils adoptèrent le christianisme au neuvième siècle.

Si la colère militaire de l'empereur byzantin Basile II le Bulgartochtone (le tueur de Bulgares) arrêta en 1014 l'expansion bulgare, les conquêtes du tsar Johanitsa au siècle suivant le portèrent jusqu'à l'Adriatique, mais sans lui permettre d'arriver aux Détroits. C'est que la Bulgarie avait dans le dos les princes russes qui avaient formé un Etat dès le neuvième siècle, et qui cherchaient eux aussi à descendre vers le sud. Cette pression avait diminué beaucoup au treizième siècle avec l'arrivée des Tartares en Russie et avec la longue occupation de la Horde d'Or, et au quatorzième siècle par la formation de la Grande Lithuanie, qui allait de la Dvina au nord jusqu'à la Mer Noire.

La pression du nord sur les Détroits cessa par la conquête turque du sud-est européen et l'écroulement de l'Empire d'Orient par la chute de Constantinople. Cependant, la nièce du dernier empereur byzantin, Sophie Paléologue, épousa en 1472 le tsar Ivan III de Russie. Ce mariage avait été projeté à Rome par le cardinal grec Bessarion qui pensait à une revanche du christianisme. Aussi, adoptant l'aigle à deux têtes des Paléologues, le tsar Ivan III se donna pour l'héritier et le vengeur des empereurs de Byzance : il traçait ainsi pour des siècles la politique russe.

Pendant deux siècles, la Russie était trop occupée avec ses voisins asiatiques à l'est et ses concurrents polonais et lithuaniens à l'ouest, pour chercher à réaliser ces intentions. D'ailleurs l'Empire ottoman s'étendait fortement en Europe et en Asie au seizième siècle, atteignant l'apogée de sa puissance avec Soliman le Magnifique, contemporain d'Elizabeth

d'Angleterre. Au moment des partages de la Pologne, l'Empire ottoman allait de la Mer Caspienne à la Mer Adriatique, englobant tout le bassin de la Mer Noire, et depuis le Golfe Persique jusqu'à l'extrémité atlantique des côtes barbaresques. Les Détroits étaient plus solidement que jamais sous la garde de la Sublime Porte dont les Turcs avaient la clef.

Mais au seuil du dix-huitième siècle, Pierre le Grand conquiert Azov (1696) derrière la Crimée ottomane ; et en 1784 Catherine II fixe ses soldats en Crimée puis sur toute la côte ukrainienne. Arrêtée par les Turcs chaque fois qu'elle voulait descendre plus loin, la Russie se déclara protectrice des chrétiens du sud-est européen et intrigua constamment pour amener leur révolte et provoquer l'écroulement de l'Empire ottoman. Elle se heurtait ainsi d'une part à l'expansion germanique vers l'Orient, et d'autre part à la thalassocratie britannique qui voulait avoir les clefs de la Méditerranée orientale pour assurer l'accès et la défense de ses possessions asiatiques. La France s'y engageait aussi avec l'épopée orientale de Napoléon, en compliquant ainsi les intrigues qui ont nourri la grande diplomatie européenne jusqu'à la première guerre mondiale.

* * *

Les effets idéologiques de la Révolution française qui s'affirmèrent partout avec le réveil des nationalités, firent comprendre aux sultans turcs la nécessité de réformes intérieures sérieuses pour permettre à la Turquie de tenir en Europe son rang et sa puissance. Déjà Mahmoud II voulait agir dans ce sens, s'il n'avait pas eu sur les bras la révolte des Janissaires, la guerre de l'indépendance hellène, ses démêlés avec la Russie, et ses sanglantes controverses au sujet de l'Égypte et de la Syrie avec Mehmet Ali son vassal.

Les généreuses idées de Réchid Pacha et la puissante diplomatie de Canning, alors ambassadeur britannique près la Sublime Porte, décidèrent Abdul-Medjid à promulguer les deux chartes des libertés ottomanes : le *Tanzimat* de 1839 et le *Hatti-Humayun* de 1856 qui fut incorporé dans le Traité de Paris après la guerre de Crimée. Mais ces

deux chartes, qui avaient donné tant d'espoirs aux sujets chrétiens des sultans, furent vite oubliées sans être même appliquées, quand mourut leur auteur. Les soulèvements de la Bulgarie, de la Serbie et du Monténégro, qui provoquèrent la guerre de 1877 entre la Russie et la Turquie, portèrent le sultan Abdul-Hamid à promulguer une réforme constitutionnelle, qui fut oubliée à son tour après les traités de San Stefano et de Berlin.

Il faut attendre la révolution de 1908 avec les Jeunes Turcs, pour que leur *Comité Union et Progrès* fasse revivre la constitution de 1877 en obligeant le sultan à proclamer l'égalité des droits de tous les citoyens indépendamment de leur race et de leur religion. Mais une fois maîtres de la Turquie, les Jeunes Turcs bannissent Abdul-Hamid et oublient leurs promesses. On peut s'en rendre compte par les termes de l'ultimatum du 13 octobre 1912 adressé à la Turquie par les Etats balkaniques à la veille de ces guerres locales, qui annonçaient déjà la première guerre mondiale.

Les Turcs purent défendre avec succès et garder les Détroits, malgré qu'ils partagèrent la défaite de la Triple Alliance et qu'ils durent subir le démembrement de l'Empire ottoman. Les Russes avaient tout fait pour arriver à Constantinople, où les Anglais avaient réussi à les précéder. Malgré l'invasion grecque de l'Asie Mineure en 1919 et la menace d'une invasion italienne dans le sud, les patriotes turcs s'organisèrent sous Kémal Ataturk en Anatolie centrale, montèrent une contre-offensive radicale en 1922 qui dégagea toute l'Asie Mineure, et réussirent avec le Traité de Lausanne à garder la Thrace orientale et la domination des Détroits. Et si la désorganisation de la diplomatie occidentale obligea la Turquie à suivre une politique étrangère louvoyante entre les deux guerres mondiales, les Turcs surent résister aux pressions russes qui exigeaient une part dans la défense des Détroits.

Ces pressions russes augmentèrent au moment de la guerre d'Espagne, où des sous-marins soviétiques avaient pénétré en Méditerranée pour briser le blocus des nationalistes espagnols. Par la Convention de

Montreux (1936), les Turcs obtinrent la remilitarisation des Détroits et l'acceptation d'un régime international qui laissait à leur discrétion leur accès en temps de guerre. Aussi, la neutralité de la Turquie pendant la seconde guerre mondiale avait porté les Nazis comme les Soviétiques à convoiter la domination des Détroits. Un projet de pacte général fut discuté entre Molotov et Ribbentrop en 1940 à Berlin ; mais l'entente ne put se faire sur l'avenir des Détroits, les Soviétiques exigeant le droit d'établir des bases sur les Dardanelles.

La guerre germano-russe fit tomber ces projets à l'eau ; mais la défaite radicale de Hitler porta les Russes à reprendre leurs revendications, et même à les étendre pour annexer une enclave turque sur la Mer Noire au delà de Batum. Avec l'appui de Londres et de Washington, le gouvernement d'Ankara put résister à ces demandes ; et l'accession de la Turquie en 1952 à l'OTAN découragea la Russie à persister dans ses revendications futiles.

A l'heure actuelle, des pactes nombreux couvrent la possession des Détroits par la Turquie et leur défense collective. Outre le Traité de Lausanne (1923) et la Convention de Montreux (1936), il y a les traités récents des Balkans (Turquie, Grèce et Yougoslavie), de l'OTAN (1949 et 1952) et de Bagdad. A ces titres, les Turcs avec un demi-million d'hommes sous les armes, ont déclaré régions militaires tout le complexe des Dardanelles, de la Mer Egée à la Mer Noire, ainsi que la frontière turco-russe. Deux groupes d'armées gardent ces deux régions en permanence. Un troisième groupe d'armées s'étend en Anatolie centrale au sud d'Ankara, pour appuyer éventuellement le front en danger. Grâce à cette vaste masse en réserve, la Turquie a déployé six divisions pour couvrir la frontière syrienne pendant la crise actuelle. L'entraînement, l'équipement et l'armement des Turcs par les Américains surtout, en fait des troupes redoutables et loyalement engagées dans le dispositif de la défense collective occidentale.

Mais ce qui confirme la confiance loyale des puissances occidentales envers leurs alliés turcs, c'est surtout l'occidentalisation effective de la

Turquie par Kémal Ataturk. En trente ans, depuis la guerre de libération, les Turcs ont accepté la forme républicaine de gouvernement, la séparation de la religion et de l'Etat, l'abandon de la loi coranique pour le code suisse, l'émancipation complète des femmes, l'abolition des coutumes et des costumes anciens, et même l'alphabet latin à la place de l'écriture arabe. Si l'islamisme reste la religion de la presque totalité des Turcs, l'orientation des esprits est complètement vers les formes de vie et de pensées occidentales.

Loin d'être comme autrefois le champion de l'Orient musulman contre la chrétienté, la Turquie est devenue le bouclier de l'Occident contre les efforts enveloppants de l'impérialisme russe au Moyen-Orient. En reniant Dieu pour promouvoir un communisme matérialiste et athée à travers le monde, le gouvernement soviétique a définitivement perdu tous les titres spirituels dont s'affublaient les tsars d'antan pour couvrir leur impérialisme global. Forts de leur expérience de cinq siècles, de leurs traditions martiales et de l'appui instantané de leurs alliés occidentaux, les Turcs montent une garde vigilante sur les Détroits, qui sont devenus le symbole de la résistance des peuples libres aux efforts d'une domination tyrannique et contraire à la paix des nations.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les livres et documents très nombreux qui ont trait à l'histoire diplomatique et militaire des Détroits, nous nous bornons à signaler ceux qui permettent une première étude de cette importante question géopolitique : AHMED (Sukru Esmu), *The Straits, Crux of World Politics*, Foreign Affairs, jan. 1947. — ANCEL, *Manuel Historique de la Question d'Orient*, Paris, 1923. — BOURGEOIS, *Manuel Historique de Politique Etrangère*, Paris, 1905. — Notices de la Commission de Géographie de l'Armée, Paris, 1915-1916. — CRESSEY, *The Basis of the Soviet Strength*, New-York, 1945. — DEBIDOUR, *Histoire Diplomatique de l'Europe*, Paris, 1917. — DRIAULT, *La Question d'Orient*, Paris, 1900. — FAY, *The Origins of the World War*, London, 1928. — GRAVES, *Briton and Turk*, London, 1941. — KERNET, *The Urge to the Sea*, Berkeley, 1942. — MACKINDER, *Democratic Ideals and Reality*, N. Y., 1919. — MUNTZ, *Turkey*, N. Y., 1951. — PARES, *History of Russia*, N. Y., 1944. — VERNADSKY, *History of Russia*, N. Y., 1944.

Catherine II's Reaction to Radishchev^{*}

by

RODERICK P. THALER

All the world knows that the Empress Catherine II read, marked, learned, and inwardly digested several of the French and other West-European philosophers. She even heard and talked with some of them in person. Her *Nakaz* — the famous *Instruction to the Commission for the Composition of a New Code of Laws* in 1767 — largely reflects Montesquieu's *L'Esprit des lois* and Beccaria's *Dei delitti e delle pene*. Montesquieu himself had died in 1755, but Voltaire warmly praised the *Nakaz*, as he did most of Catherine's works, both literary and political. Though Catherine never met Voltaire, her correspondence with him is famous and was of considerable practical value to her. He rendered yeoman service as a propagandist, justifying the first partition of Poland in 1772. Diderot and Friedrich Melchior von Grimm came to St. Petersburg, were lavishly welcomed, and helped to spread throughout Europe the idea of Catherine as a benevolent and enlightened despot. Even the Abbé Raynal came for a short time, but he seems not to have become an ardent admirer of Catherine, and she soon had her doubts about him. And Rousseau never would do homage to Voltaire's "Semiramis of the North". Catherine never forgave Rousseau, even after his death.

Catherine's *Nakaz* is full of fine-sounding words about liberty, equality, love of country, love of God, even love of one's fellow men. But the Legislative Commission to which it was addressed accomplished discouragingly little. The war with Turkey which broke out in 1768 gave Catherine a convenient excuse to prorogue the Commission. It has not yet been reconvened. One sometimes has the feeling that the whole episode of the *Nakaz* and the Commission was a piece of press-agentry on a grand scale.

* Text of a paper read at the Joint Congress of American and Canadian Slavists, held on September 11, 1957 at the University of Wisconsin, in the framework of the Fourteenth National Convention of AATSEEL.

Aleksandr Nikolaevich Radishchev (1749-1802) was studying law at Leipzig when the *Nakaz* was issued and while the Commission was meeting. All his life long he was interested in legal reform, along with reforms of other kinds. He read the *Nakaz* carefully, and he was probably disillusioned when so little more than empty words came out of the Legislative Commission. In his greatest work, *A Journey from St. Petersburg to Moscow*, published twenty-three years later, Radishchev twice referred wistfully to the *Nakaz* ¹.

Radishchev's *Journey* is one of the great reform documents in Russian history. Radishchev eloquently pleads for equality of all classes before the law, for personal freedom — the emancipation of the serfs, — and for freedom of expression, both in speech and in writing. "Torzhok", the longest chapter in the *Journey*, is an attack on censorship ². Radishchev notes that since 1783 Russians have been free to own and operate printing presses. But he feels that this freedom is in fact worth very little, because everything one prints must be read and approved by the censor before it can be published. Again, as in the *Nakaz*, the shadow but not the substance of freedom.

Catherine II, who read the *Journey* from cover to cover and wrote many pages of notes on it, noted that "Pages 289-305 contain abuse of the censorship of books, and here he speaks quite boldly and insultingly about authority and government, which, it is evident, are despised by the author" ³. The standard works on Catherine have paid insufficient attention to her notes on the *Journey*. Catherine, in her fierce anger at Radishchev for having dared to write and publish it, condemned him to death. Her resentment can be better understood if seen in context.

Radishchev worked at the *Journey* off and on over the course of ten years, from 1780 to 1790. It was almost all finished by 1788, except for a couple of short passages inserted late in 1789 and one footnote added in the spring of 1790. But it was not actually published until May 1790. It was not inspired by the French Revolution. Virtually all of it was finished before the Revolution even started, and the Revolution

was only in its early stages when the book appeared. Except for delays in the censorship and in the work of printing, which Radishchev did himself on his own press, the book could have come out two years earlier. But the fact that it did not actually come out until May 1790 is important. Catherine saw, or professed to see, all through the *Journey*, the poisonous, subversive contagion of the French Revolution. She wrote : "The purpose of this book is clear on every page : its author, infected and full of the French madness, is trying in every possible way to break down respect for authority and for the authorities, to stir up in the people indignation against their superiors and against the government." "The questions brought up here are the ones over which France is now being ruined." "... according to his system (the present French system), all estates are established equal in the name of man and his so-called rights." And so on, in note after note ⁴. The final chapter of the *Journey* is a "Eulogy on Lomonosov." Here, in one of the passages inserted in 1789, Radishchev added the name of Mirabeau to those of Demosthenes, Cicero, Pitt, Burke, and Fox, as orators to whom Lomonosov was comparable. Catherine's reaction to this is interesting. She writes : "On (page) 418 (of the *Journey*) begins the eulogy on Lomonosov, which continues to the end of the book. This contains praise of Mirabeau, who deserves not once but many times over to be hanged" ⁵. Mirabeau, of course, was neither hanged, nor guillotined, but died a natural death, the next year, 1791. He is now generally regarded as one of the most constructive, moderate, and reasonable statesmen of the whole period of the French Revolution. Even in his own time, his program of a limited monarchy, with a government responsible to an elected parliament, was not considered wildly revolutionary in all quarters.

Again, it should be remembered that when the *Journey* appeared, in 1790, Russia had been at war with Turkey since 1787 and with Sweden since 1788. Although Russia ultimately gained some territory from Turkey, it proved to be hard, long, costly fight. Casualties were heavy, and there were the usual mismanagement, corruption, and profiteering.

Field Marshal Suvorov, who did more than anyone else to win the war for Catherine, was severely injured in battle, and did not receive the recognition he deserved. Catherine's favourite, Potemkin, had grandiose plans but, when it came to fighting, did little more than get in Suvorov's way. Yet it was Potemkin who was given the credit for Suvorov's victory. Small wonder that Radishchev had little enthusiasm for such victories and conquests. Catherine notes with anger that "From p. 253 there begins an attack on conquests". And that pages "254 and 255 are filled with abuse of victory, conquest, and settlements". Altogether, Radishchev felt that there were more desirable and more constructive things for the government to spend its resources on than on fighting unnecessary wars of aggression. In one place he even refers to such war as "murder". Catherine understandably resented this, and asked: "What do they want, to be left defenceless to fall captive to the Turks and Tatars, or to be conquered by the Swedes?"⁶

As for the Swedes, at the very time Catherine was reading the *Journey*, they were winning a naval victory over the Russians in the Gulf of Finland, dangerously close to St. Petersburg. When peace was made later that summer, it was a return to the status quo ante bellum. There was no victory for either side. In fairness to Catherine, we should note that she had not picked the quarrel with Sweden. It was the other way about. But Sweden would never have warred on Russia if Russia had not already been preoccupied with what Radishchev considered an inexcusable and murderous war with Turkey. In honour of the peace with Sweden, however, Catherine mercifully commuted Radishchev's sentence of death to banishment in Siberia.

To do justice to Catherine, there are parts of the *Journey* where the government seems to get more than its share of the blame for evils by no means confined to Russia. Speaking of syphilis, Radishchev says: "Who is to blame for the fact that this loathsome disease causes such great devastation... not only mowing down many of the present generation, but also shortening the days of those to come? Who is to blame,

if not the Government ?” Catherine notes with understandable annoyance that “. . . the blame for it is cast upon the government” ⁷.

But the main theme of the *Journey* is the condition of the peasants. The chief purpose of the book is to appeal for the emancipation of the serfs. The incredible poverty of the peasants, the disgraceful abuse of the peasants by the landlords, their owners, the peasants’ inability to get the simplest justice, the ruinous, degrading effects of serfdom on both master and serf, are the principal subject of the *Journey*. Some of Catherine’s notes on this are interesting. She writes : “. . . he continues to bewail the sad fate of the peasants, although it cannot be denied that our peasants who have good masters are better off than any in the world”. An argument curiously similar to one we often heard in the United States before 1861. Again she notes : “He tries to persuade the landed proprietors to free the peasants, but no one will listen to him” ⁸.

It is interesting to note that Radishchev thrice compares Russian serfdom with American Negro slavery — the most vicious and disgraceful thing he can think of, with which to compare it. To an American to-day it comes as something of a shock to find a liberal eighteenth-century Russian warning his fellow-citizens with horror that bondage is almost as severe in Russia as it is in America. One of these passages may be cited briefly. At Vyshny Volochok, Radishchev is proud and happy to see the canal full of barges carrying grain to St. Petersburg. But his joy changes to anger when he realizes that this grain was grown by serfs and thinks how much it cost in human misery. In his own slightly overcharged words : “My satisfaction was transformed into indignation such as I feel when in summer time I walk down the customs pier and look at the ships that bring us the surplus of America and its precious products, such as sugar, coffee, dyes, and other things, not yet dry from the sweat, tears, and blood that bathed them in their production.

“ ‘Remember’, my friend once said, ‘that the coffee in your cup, and the sugar dissolved in it, have deprived a man like yourself of his rest, that they have been the cause of labours surpassing his strength, the

cause of tears, groans, blows, and abuse. Now dare to pamper your gullet, hard-hearted wretch !' The sight of his disgust as he said this shook me to the depths of my soul. My hand trembled, and I spilled the coffee" ⁹.

Catherine frequently finds fault with Radishchev in the name of religion. She writes : "He does not conform to the doctrines of the Eastern Orthodox Church". His views "serve to break the bonds between parents and children and are in direct opposition to the law of God, the Ten Commandments, Holy Scripture, Orthodoxy, and the civil law". "His discussion of matrimony runs counter to Orthodoxy, for matrimony is a sacrament" ¹⁰. The glaring hypocrisy of Catherine's criticism of Radishchev on religious grounds is obvious. One remembers her treatment of Arseny, Archbishop of Rostov, of her son Paul, and of her husband Peter. But Catherine was not the last politician to know the political value of being considered pious.

She notes that at the end of the book, "the author promises a continuation of this book 'on our return journey'. Where is this work ?" she asks. "Was it begun, and where is it ?" We may answer her question briefly. The return journey was not even started by Radishchev, but forty-three years later Pushkin began work on *A Journey from Moscow to St. Petersburg*. Pushkin warmly admired Radishchev and once wrote that he would be remembered "because, following in the footsteps of Radishchev, I sang the praises of liberty". Catherine concluded her notes on Radishchev's *Journey* with these words : "It must be determined how many copies were published and where they are" ¹¹. We may answer this question briefly, too. Six hundred twenty-five copies were published by Radishchev. All of these that could be found were burned on Catherine's orders. Eighteen copies are known to exist to-day, including Pushkin's copy. There are two copies in the United States : one in the Library of Congress and one in the Houghton Library of Harvard University. The burning, of course, had the usual effect : the few copies that escaped were widely circulated and laboriously copied out by hand. Some

thirty hand-written copies of the 453 page *Journey* have survived to the present day. My edition of the *Journey*, the first in English, is scheduled for publication by the Harvard University Press next year.

So Semiramis of the North will not have the last word, after all. But Radishchev, who knew and loved his Shakespeare, would have had an easier time of it if he had followed the advice of Cleopatra: "Though it be honest, it is never good/To bring bad news". Or if he had remembered Caesar's dislike and suspicion of another intellectual: "He thinks too much. Such men are dangerous"¹².

NOTES

1. *Puteshestvie iz Peterburga v Moskvu*, St. Petersburg, 1790, pp. 294, 356. All references are to pages of Radishchev's own edition. Hereafter cited as *Journey*. Radishchev refers to the *Nakaz*, chapter XX, articles 480-484; and chapter V, articles 34, 38.

2. *Journey*, pp. 289-340.

3. Catherine's notes on the *Journey* were first published by Osip Maksimovich Bodiansky in *Chteniya v Imperatorskom Obshchestve Istorii i Drevnostey Rossiyskoy pri Moskovskom Universitete* (Publications of the Imperial Society of Russian History and Antiquities at Moscow University), LIV (1865, book III, section V), 67-77. They were reprinted in *Polnoe sobranie sochineniy A. N. Radishcheva* (Complete Works of A. N. Radishchev), ed. Aleksandr Kornil'evich Borozdin, Ivan Ivanovich Lapshin, and Pavel Eliseevich Shchegolev, 2 volumes, St. Petersburg, 1907, II, 300-308. Her notes consist of an introductory section of three paragraphs of general observations on the *Journey*, followed by a long series of shorter comments on specific pages. Her notes are here cited by the pages to which she refers.

4. Catherine's notes, introductory section, first paragraph, and notes to pp. 103, 124, 137, 143 ff., 278 ff.

5. Catherine's note on pp. 418 ff.

6. *Journey*, p. 76, and Catherine's note thereon.

7. *Journey*, p. 202, and Catherine's note thereon.

8. Catherine's notes to pp. 147, 262.

9. *Journey*, pp. 269-270. Cf. pp. 251, 348.

10. Catherine's notes on pp. 113 ff., 160 ff., 230.

11. Catherine's notes on p. 453. Aleksandr Sergeevich Pushkin, «*Puteshestvie iz Moskvyy v Peterburg*» (1833-1835), *Polnoe sobranie sochineniy* (Complete Works), ed. D. D. Blagoy, V. D. Bonch-Bruyevich, S. M. Bondi, M. A. Tsyavlovsky, D. P. Yakubovich, et al., 16 volumes, Leningrad, 1937-1949, XI, 223-267; «*Exegi monumentum*», variant reading (1836), *op. cit.*, III, 1034.

12. William Shakespeare, *Antony and Cleopatra*, II, v. 85-86; *Julius Caesar*, I, ii, 195.

Le chancelier Jan Zamoyski et son oeuvre

par

JOSEPH TESLAR

La Pologne a été assez mal connue en Europe avant le XVI^e siècle. L'élection de Henri de Valois au trône de Pologne a fait naître parmi les écrivains politiques français un vif intérêt pour la constitution de Pologne. Ils l'ont exaltée comme modèle idéal de gouvernement, capable de brider le pouvoir du roi. Nous trouvons une telle pensée chez François Hotman, juriste éminent, dans sa *Francogallia* (1573) ou encore chez un autre écrivain politique connu sous le nom d'Eusèbe Philadelphe Le Cosmopolite, dans ses *Dialogues* (1574). Ce dernier félicitait les Polonais « d'avoir réussi à ligoter le tyran français (Henri de Valois) avec leurs lois et de lui arracher la garantie d'une complète liberté en matière de religion ».

Théodore de Bèze, célèbre réformateur qui dans ses *Epîtres* reprochait aux Polonais cette « liberté diabolique qui leur permettait de laisser en paix les Ariens, au lieu de les persécuter à cause de leurs blasphèmes contre la Sainte Trinité », approuvait toutefois avec admiration — lui aussi — la loi polonaise permettant aux sujets de contrôler leur roi, et citait dans son ouvrage *De iure magistratuum* la constitution polonaise comme modèle. Il soulignait avec satisfaction, comme un vrai triomphe des Polonais, le fait d'avoir inséré dans leurs lois ce fameux *articulus de non præstanda obœdientia*, ce paragraphe donnant à la nation le droit de se démettre du serment de fidélité. Nous trouvons la même admiration chez Guillaume du Plessis de Morlay dans son véhément manifeste intitulé : *Vindiciæ contra Tyrannos* (1580) et chez Jean Boucher, chef de la révolte contre Henri III, ainsi que chez Guillaume Rosseus, évêque de Senlis, dans son traité *De iusta Republicæ Christianæ autoritate* (1590). Pour ce dernier la Pologne sert d'argument à l'appui de sa thèse que « c'est entre les mains du peuple que repose l'établissement du gouvernement et sa constitution, ainsi que l'exécution du pouvoir,

limité par des conditions librement consenties » et que « les différences entre les formes des constitutions des Etats ne relèvent ni de Dieu, ni de la Nature, mais uniquement de la Volonté du Peuple ».

Les monarchistes eux-mêmes, quoique adversaires des idées aussi subversives que celles des Polonais, s'intéressent vivement à la constitution de la Pologne. Jean Bodin, la plus grande autorité parmi eux, mentionnait la Pologne cinquante fois dans son traité très réputé *Six livres de la République*. Bien entendu il s'insurgeait contre cette loi qui imposait au roi le serment, par lequel il acceptait le droit de ses sujets à se considérer libres du serment d'obéissance. Bodin se déclarait — bien entendu — contre la forme d'élection des rois. A son avis les monarchies qui ont adopté ce système dangereux ne sont plus de vraies monarchies, mais des monarchies « libres ». (Ajoutons entre parenthèses, que les idées de Jean Bodin étaient bien connues en Angleterre, et son traité était cité par les diplomates et les écrivains politiques anglais).

Pareillement Guillaume Barclay, fervent défenseur du pouvoir royal en Angleterre, qui combattait vivement le traité *Vindiciæ contra Tyrannos*, ne cachait pas son indignation contre la constitution de Pologne, où, comme il disait, « le roi acceptait des conditions qui ne lui laissaient que le seul nom de roi, mais totalement vide de sens ». A son avis, « les Polonais ne possédaient ni royaume, ni roi, mais une oligarchie, parée de manteau royal et couronnée de titre sans pouvoir ».

En effet, ce type original de constitution polonaise, qui s'était formé dans le courant du XVI^e siècle, était basé sur l'idée de la « liberté dorée », pivot de tous les privilèges de la noblesse polonaise. Tandis qu'en Occident on est arrivé à considérer une espèce de condominium du pouvoir royal avec les droits des sujets, où toutefois ce pouvoir royal finit par prévaloir — en Pologne ce processus s'était développé dans le sens inverse : c'était le « peuple », c'est-à-dire la noblesse, à l'exclusion des plébéiens, qui finit par ligoter complètement le monarque.

Dans cet état d'esprit, l'élection *viritim*, c'est-à-dire non pas par les délégués, donc par une élite, mais par toute la masse des nobles, est

devenue leur privilège fondamental et inamovible. Jusqu'à ce point que même son initiateur, Jan Zamoyski, n'arrive pas à la remplacer par des conceptions plus raisonnables et moins dangereuses. C'était là, la source des *pacta conventa* et de l'article de *non præstanda obœdientia*, inséré dans les pactes, c'est-à-dire le droit à refuser l'obéissance au roi et même à le juger et le détronner s'il agissait contre l'intérêt de la nation.

C'est à dessein que j'ai cité des opinions contradictoires des écrivains politiques sur la Pologne — car elles nous expliquent l'attitude des gouvernements européens envers la Pologne, à cette époque, donc à l'apogée de sa position internationale. Ce n'était pas sans fondement qu'un diplomate français, Hubert Languet — qui dans ses *Mémoires sur l'Etat de France sous le règne de Charles IX* (1576) portait aux nues la tolérance religieuse en Pologne et l'hostilité envers l'absolutisme — conseillait vivement à Philippe Sidney, chevalier errant, poète et diplomate, de visiter la Pologne, car, disait-il, dans sa lettre du 15 décembre 1573 — « ce pays a des mœurs et coutumes très intéressantes et des institutions inconnues aux Anglais ».

Les œuvres d'auteurs polonais, écrites en latin et donnant des informations sur le pays et avant tout sur sa structure politique, étaient connues et lues en Europe — telles que : *De Republica emendanda* d'Andreas Fritius Modrzewski (1551, 1554 et 1559), *De Origine et rebus gestis Polonorum* de Martin Cromerus (1555), *Polonia* de Jean Krasinski (1574) ou encore *Sarmatiæ Europææ descriptio* d'Alexandre Gwagnin (1578).

A cette époque la tolérance polonaise en matière de religion ouvrait une large voie à des réformateurs de différentes nations et de différentes confessions qui y firent une vraie invasion. Elle a provoqué aussi une avalanche de publications polémiques, pour la plupart latines, sans parler des catéchismes et des traités de piété. Les hommes de grande renommée échangeaient de la correspondance avec les Polonais, tels que Luther, Calvin, Zwingli, Beda, Blandrata, Bucerus et tant d'autres. Le grand réformateur Jean Laski devenait l'organisateur de l'Eglise réformée

en Flandres et à Londres. Théodore Wotschke, historien allemand de la Réforme en Pologne a publié un recueil de lettres des réformateurs suisses et des Polonais (*Briefwechsel der Schweitzer mit den Polen* ; 1908) dont l'abondance et l'importance pour l'histoire de la civilisation polonaise est de tout premier ordre. Faut-il enfin rappeler les noms et les œuvres de Copernic, Modrzewski, Orzechowski, Laski, Kochanowski, Goslicki, Zamoyski ? Ces noms fixent les jalons du développement de la civilisation polonaise du XVI^e siècle et nous témoignent de sa valeur, de sa richesse et de son niveau. La brillante carrière de Jan Zamoyski en est une excellente illustration.

* * *

Jan Zamoyski (1543-1605), fils du Commandant de la Garde Royale commença son éducation d'abord comme page de la reine de France à Paris, ensuite à la célèbre école de Sturm à Strasbourg. Il termina ses études, comme élève de Sigonius, à l'Université de Padoue, où il fut élu recteur par les étudiants des nations étrangères. Il publia à Venise un traité classique *De Senatu Romano* (1563).

Humaniste et juriste, homme d'Etat, homme d'action et soldat, il devint en Pologne chancelier du royaume et commandant en chef des armées, chef victorieux.

Vers la fin de sa vie, las de ses multiples labeurs, il reprendra ses *otia litteraria*, en rédigeant un savant traité sur le style et la rhétorique de Cicéron, *Dialecta Ciceronis* (1604).

C'était un orateur remarquable. Ses discours politiques étaient de véritables chefs-d'œuvre. Telle était par exemple l'allocution qu'il prononça à Paris lors de son arrivée en délégation après l'élection du roi Henri de Valois au trône de Pologne. Tout était brillant dans ce discours : les louanges des richesses et des aménités du futur royaume de Henri de Valois, les compliments qu'il lui adressait et qui, à vrai dire, dépassaient ses mérites réels. Ce discours, sans grande importance politique, était néanmoins un authentique chef-d'œuvre de rhétorique.

Ses discours, prononcés devant les Chambres polonaises, étaient non seulement éloquents, mais puissants ; telle était par exemple l'accusation publique de Christophe Zborowski, le banni (publiée sous le titre : *Accusationes in Christophorum Sborovium, actiones tres*, 1585). Parmi ses nombreux discours devant le Sejm le plus puissant était le dernier de sa vie. C'était une exhortation dramatique adressée à Sigismond III, dans laquelle Zamoyski n'hésitait pas de formuler un véritable acte d'accusation dirigé contre ce roi morose et frôlant la trahison dans ses aspirations à la couronne de Suède au détriment de celle de la Pologne. Tous ses discours, de forme parfaite et d'un humanisme accompli, témoignent d'une admirable maîtrise des affaires d'Etat et révèlent un courage civique peu commun.

Rentré d'Italie vers la fin de la vie de Sigismond Auguste, Zamoyski fut chargé d'abord d'un travail important et vraiment urgent : de mettre en ordre les documents de la Chancellerie Royale. Ce travail méthodique de classement lui permit d'étudier les lois fondamentales de son pays et les constitutions qui, élargissant de plus en plus les droits et les privilèges du Sejm et de la petite noblesse, limitaient le pouvoir du roi, et minaient la prépondérance des magnats si puissants à l'époque médiévale.

Nommé *secretarius regius*, Zamoyski devenait vite l'homme prédestiné de la Pologne, le *tribunus populi*, le porte-parole de la petite noblesse. Cet *homo novus* a bientôt éclipsé les magnats et même l'épiscopat tout-puissant. Calviniste de naissance, mais converti au catholicisme, Zamoyski prenait la première place dans l'Etat grâce à ses talents, sa passion de travail, sa popularité croissante parmi les nobles et aussi par suite des faveurs des rois qui lui devaient la couronne. Il le méritait bien, car, en effet, comme le dit Alexandre Brückner, le grand historien de l'ancienne civilisation de Pologne, Zamoyski « était le plus grand Polonais du siècle ; en lui l'idéal de Polonais s'était incorporé dans toute sa plénitude ».

Patriote ardent, passionné de liberté et d'égalité, homme politique agissant toujours avec modération et justice, plein de tact et sans parti pris, il savait pourtant montrer sa force et son intransigeance quand il

s'agissait d'assurer l'obéissance à la loi et à l'intérêt du pays. Chevaleresque adversaire de l'archiduc Maximilien d'Autriche, l'ayant vaincu à Byczyna, il lui rendait les honneurs dus à son rang. Mais il était dur vis-à-vis de Samuel Zborowski, perturbateur de la République et magnat puissant, décapité par ordre de Zamoyski. Diplomate doublé de soldat et à la fois savant humaniste correspondant avec lord Welshingham et lord Robert Cecil, tous les deux chanceliers de la Couronne d'Angleterre, au sujet d'un manuscrit de Cicéron nouvellement découvert, Zamoyski se dédoublait et se triplait dans l'étonnante diversité de travaux de grand organisateur. Tête froide, mais cœur ardent, sachant exploiter chaque circonstance pour le plus grand bien du pays, prompt à l'action tant diplomatique que militaire. Grand seigneur à la manière des mécènes de la Renaissance, homme libéral et franc, se sentant parfaitement sur un pied d'égalité avec les rois, et au besoin ne mâchant pas les mots quand il fallait leur dire la vérité.

Grâce à sa popularité sans égale il réussit trois fois à faire élire au trône de Pologne par la masse des nobles les candidats de son choix. Il est vrai que l'élection de Henri de Valois eut bientôt comme suite l'abandon de la Pologne ainsi que de la couronne polonaise par le nouvel élu, qui se hâta de saisir celle de France. Vaine était l'admiration des seigneurs français, étonnés par l'élégance du discours de Zamoyski à Paris et par les belles manières, la haute culture et la connaissance du latin et des langues étrangères de la part des membres de la délégation polonaise.

Heureusement la fortune souriait à Zamoyski à l'élection du successeur de Henri de Valois, Etienne Batory, prince de Transylvanie. C'était un ancien camarade de Zamoyski à l'Université de Padoue, humaniste et soldat accompli, tout comme Zamoyski lui-même. Pendant les dix ans de règne de ce roi énergique et sage, les relations amicales entre ces deux hommes contribuaient à la réussite de tous leurs travaux entrepris en commun, dans une harmonie parfaite et amenant d'heureux résultats. Il suffit de rappeler ici l'affermissement du pouvoir royal, la réorganisation de l'armée et les campagnes victorieuses.

Il n'est pas étonnant de voir Zamoyski solliciter la main de la princesse Griselde Batory, la nièce du roi. A l'occasion de ce mariage, Jean Kochanowski écrit un poème dramatique et à la fois politique : *Le Renvoi des Ambassadeurs Grecs*. Dans ce poème représenté sur la scène du château de Zamosc, le poète lançait, comme une pointe, la pensée de son grand patron Zamoyski : « Délibérons sur la guerre plutôt que d'attendre l'attaque de l'ennemi; sachons le battre plutôt que de nous résigner à la seule défensive ». La forme classique s'harmonisait ici d'une façon adroite avec la suggestion de l'activité de l'homme d'Etat et du soldat. Zamoyski, Batory et Kochanowski collaboraient ainsi dans ce moment unique dans une harmonie parfaite et exemplaire.

Il faut dire que la cour de Zamosc dépassait par sa magnificence l'ancienne cour de Cracovie de l'évêque Maciejowski, célèbre dans ce siècle. Car Zamoyski réunissait ici dans son entourage les hommes politiques, les soldats, les savants, les poètes, comme Szymonowicz, Klonowicz ou Ciekliniski, excellent traducteur des comédies de Plaute, et tant d'autres. Il était aussi en relations épistolaires avec les rois et avec les sommités intellectuelles italiennes, belges, flamandes, anglaises et allemandes, sans oublier l'Université de Padoue. Encore au XVII^e siècle Hugo Grotius rendait hommage à sa mémoire.

Les meilleures familles considéraient Zamosc comme une excellente pépinière de futurs hommes d'Etat. Elles confiaient leurs enfants à la tutelle de Zamoyski, qui envoyait en plus des jeunes gens aux universités étrangères.

Comme la majorité de la noblesse polonaise, Zamoyski n'aimait pas les Allemands et détestait les Habsbourg à cause de leurs tendances absolutistes et leur intolérance en ce qui concerne la religion. Sur ce point il faut ajouter quelques mots illustrant ce côté du caractère du Chancelier. Waclaw Sobieski, historien polonais, auteur de plusieurs études sur les tendances et les motifs de l'activité politique de Zamoyski, a démontré quelles étaient les origines de l'élection dite *viritim* introduite par Zamoyski, bien que cette forme s'ébauchât déjà en Pologne

depuis le XVe siècle. Qu'elle soit devenue néfaste, la chose est trop connue. Cette forme d'élection des rois au moyen des votes de tous les nobles dégénéra dans l'idée de l'unanimité des votes des nobles présents au Sejm, vers la loi fatale dite *liberum veto*. Ces pouvoirs exceptionnels corrompaient les masses de la petite noblesse qui se croyaient toutes-puissantes, égales en droits aux rois et même s'élevaient au-dessus du pouvoir royal. Ainsi nous observons ce phénomène curieux dans la vie de la nation : tandis qu'à l'Occident, la forme de la monarchie absolue prévalait, en Pologne c'était à vrai dire l'ochlocratie qui avait triomphé jusqu'à une asphyxie totale du pouvoir royal et la perte de l'indépendance.

Comment expliquer cette grave erreur commise par le plus grand homme de l'époque, d'avoir contribué à l'introduction d'une coutume aussi dangereuse ? Cette erreur semble peser sur la conscience et sur l'œuvre magnifique de toute la vie de Zamoyski. Eh bien ! Zamoyski craignait toujours pour la Pologne le danger de l'Allemagne et de l'Autriche. C'est pourquoi il s'était dressé, armes à la main, contre l'archiduc Maximilien Habsbourg déjà élu roi de Pologne par ses partisans, les magnats, et réussit de l'éloigner de l'échiquier, pour offrir la couronne au candidat de son choix. Sachant que la masse de la petite noblesse détestait la maison de Habsbourg, il calculait bien que, donnant le droit de vote non pas aux seuls magnats, partisans de l'Autriche, mais à la masse de la petite noblesse, il causerait la défaite du candidat autrichien. Son calcul a paru juste, il a éloigné les Habsbourg mais cette victoire a coûté cher à la Pologne. Le troisième roi électif, introduit sur le trône de Pologne en tant que petit-fils d'une princesse polonaise et femme du roi de Suède, Sigismond III Wasa, bien que contre-candidat de l'Autrichien, s'efforçait de récupérer la couronne de Suède. Dans ce but il complotait avec les Habsbourg et avec le tsar, résolu à leur permettre de se partager la Pologne en récompense de leur aide dans ses plans.

Ces intrigues dévoilées par Zamoyski, l'ont éloigné du roi infidèle à son serment, et l'ont décidé à se retirer sous la tente. Il revint pourtant à l'attaque à la fin de ses jours et prononça un discours mémorable à la

Diète, jetant publiquement à la face de Sigismond III l'accusation amère et dure.

Une scène dramatique donne la mesure du courage civique de Zamoyski. Quand un jour les vifs reproches de Zamoyski avaient vexé le roi à tel point qu'il saisit son épée pour corriger la hardiesse de son Chancelier, celui-ci cria ces paroles devenues célèbres : « Roi ! ne touche pas à l'épée — pour que notre postérité ne nous nomme : toi Jules César et nous les Brutus ! Nous sommes électeurs des rois, mais destructeurs des tyrans ! Règne — mais ne gouverne pas ! (Nous voyons dans cette dernière phrase une anticipation de l'identique formule par laquelle Thiers, en 1830, caractérisa l'équilibre des pouvoirs dans un gouvernement constitutionnel : Le roi règne, mais il ne gouverne pas).

Et quand les royalistes s'efforçaient à la Diète de renverser la Confédération de Varsovie, devenue la charte de liberté pour les dissidents de religion, Zamoyski dans son discours en défense de cet acte et la liberté de religion, dit devant la Chambre : « Je donnerais la moitié de ma vie pour amener tous les hérétiques au giron de l'Eglise, mais je donnerais ma vie entière pour m'opposer à leur conversion par force ! »

Car pour lui, plus que pour tout autre Polonais de ce siècle, la devise : *Salus Reipublicæ suprema lex est* était l'inspiration de sa vie. Son patriotisme était pur et sans tache. Par ses talents et ses vertus, par sa haute culture et son autorité indiscutable, il représentait dignement son pays et sa nation devant l'Europe civilisée.

Avec sa mort, dit Brückner, la plus brillante étoile de l'Europe orientale s'éteignit, regrettée non seulement des Polonais, mais aussi des humanistes et poètes étrangers. Seul son émule et élève, le hetman Stanislas Zolkiewski, le dépassait en vertu, en maîtrise de l'art militaire et en esprit de dévouement total à la défense de la patrie ; mais il restait bien loin derrière Zamoyski au point de vue culture personnelle et par sa qualité de mécène des sciences et des arts.

Ce portrait de Zamoyski que je viens de brosser brièvement et dans les grandes lignes seulement, serait très incomplet si je ne mentionnais pas son activité et ses exploits militaires.

Le roi Batory, grand soldat lui-même et qui appréciait les talents militaires de Zamoyski, lui a conféré le bâton de généralissime. Ainsi, Zamoyski, âgé à peine de 35 ans, s'est trouvé sur un pied d'égalité avec de vieux soldats, rompus à ce métier, comme le vieux hetman (généralissime) Mielecki, Radziwill le Roux et son fils Christophe dit « La Foudre », Jean Zborowski, Janusz Zbaraski et les braves Hongrois Bekiesz et Boromisza.

Dans son traité consacré à l'art militaire, Zamoyski n'apporte rien de nouveau, car il suit l'œuvre magistrale de l'époque, le traité du Généralissime Jean Tarnowski intitulé *Consilium rationis bellicæ*. Mais les grandes campagnes de Batory contre le tsar Ivan le Terrible (de 1579 à 1581) furent pour Zamoyski une école pratique d'art militaire. Il prit part au siège de Polock, de Wielkie Luki, qu'il réussit à prendre le 5 septembre 1580 après une offensive opiniâtre. A Pskow, il avait à combattre, non seulement les troupes du tsar Ivan, mais aussi l'activité du Jésuite Antonio Possevino, ce médiateur improvisé, venu de Rome, enthousiaste de la paix, malheureusement trompé par le tsar qui lui donnait des promesses fallacieuses d'embrasser le catholicisme et de déclarer sa soumission au Saint-Siège. Et pourtant Zamoyski possédait le don de persuasion au plus haut degré. Quand les rumeurs de la victoire imminente parvinrent en Pologne, le roi Batory, craignant les conséquences de cette nouvelle prématurée et les décisions probables de la Diète de ne plus voter de fonds indispensables à la continuation des opérations, partit pour Varsovie, en laissant le commandement au vieux hetman Mielecki. Il emmena aussi Zamoyski, qui par deux fois, haranguait la Diète et réussit à la persuader de ne pas se hâter à conclure la paix avait d'avoir brisé la puissance du tsar. La Diète vota deux fois, et largement, les impôts demandés à cette fin par le roi. Zamoyski fournit cet effort à contre-cœur, parce qu'il était hostile à toute guerre d'agression, donc à une guerre préventive. Mais le roi Batory fut ferme : à son avis cette campagne était indispensable pour défendre le pays contre les invasions russes réitérées et de plus en plus agressives. Zamoyski s'in-

clina ; lui aussi voyait bien qu'une seule chose pouvait y remédier : en détruisant leurs forteresses, refouler les troupes russes le plus loin possible des frontières orientales de la Pologne.

Malgré tout son talent de diplomate et sa perspicacité d'homme d'Etat, Zamoyski n'a pas réussi à vaincre l'astuce et le zèle de Possevino. Le siège de Pskow se prolongeait, et sous les instances du Jésuite, appuyé par le Saint-Siège, Batory se résigna à accepter la soumission des représentants du tsar et à signer la paix à Kiverova Horka. Des places fortes conquises, les Polonais n'ont gardé que Wieliz, en abandonnant Pskow, Wielkie Luki, Polock, mais, malgré les marchandages russes, n'ont rien cédé de la Livonie.

La collaboration étroite et amicale du roi avec Zamoyski s'exerçait toujours en pleine harmonie pour le plus grand bien du pays. Zamoyski devenait un *alter ego* du roi Batory, son oreille et son œil dans toutes les affaires intérieures et étrangères — sauf les affaires avec les Habsbourg et avec la Turquie. Car Batory, ayant toujours à cœur de défendre sa Transylvanie natale contre les intrigues de la Maison d'Autriche et les invasions turques, s'occupait personnellement de ces questions. L'évêque Goslicki, le troisième homme de ce trio, fut chargé par le roi de la surveillance des affaires de Transylvanie avec le titre de Chancelier.

A propos de la collaboration du roi Batory avec Zamoyski, on disait — et pour cause — que le roi ne devait pas se montrer devant la Diète sans Zamoyski et Zamoyski ne devait pas partir en campagne sans le roi.

Cependant on jugerait mal le talent militaire de Zamoyski, en prenant ce dicton trop à la lettre. Certes, il ne pouvait pas se mesurer avec Batory, mais il avait plus d'une fois l'occasion d'opérer seul en tant que commandant en chef, par exemple à Byczyna (1588) où il a battu l'archiduc Maximilien, prétendant au trône de Pologne et contre-candidat de Sigismond III : à Bialy Kamien en Livonie, ou encore à Bucovu sur le Danube, où il écrasa le hospodar félon Michel (1600), et ceci en exerçant personnellement le commandement dans la bataille. Il faut

ajouter un mot sur le but de cette campagne : il s'agissait de la trahison du hospodar Michel qui bien que vassal de la Pologne, avait accepté et proclamé les Habsbourg comme ses suzerains. Mais le but encore plus important pour la politique de Zamoyski était de garder l'embouchure du Danube sous contrôle polonais.

Grand seigneur, il avait à son service personnel 6 000 soldats. Ils portaient l'uniforme noir après la mort de Batory, en signe de deuil.

Pour donner une idée des relations de Zamoyski, en tant que chef, avec ses soldats, il suffit de citer l'exemple suivant :

Pendant une de ses campagnes, où il prit part au moment où les soldats ne recevaient plus de solde et étaient décidés à refuser de se battre, Zamoyski offrit de leur payer la solde sur sa caisse personnelle. Appréciant le geste du chef, les soldats lui déclarèrent que, payés ou non, ils iraient partout où il le désirerait se battre sous son commandement.

La mort de Batory fut pour Zamoyski une perte irréparable. Il voyait s'effondrer irrémédiablement tous les grands plans du roi défunt. Leur idée commune était de soustraire la Pologne à l'ingérence néfaste des Habsbourg, de désenclaver Moscou et de marcher sur Constantinople pour délivrer la Pologne — et la Hongrie en même temps — de la menace constante de ces deux puissances ; de défendre à tout prix la Livonie pour garder l'accès à la mer Baltique au nord et de pousser au sud vers l'embouchure du Danube menacée à la fois par le tsar et par la Sublime Porte.

Le règne de Sigismond III, successeur de Batory, n'était pour Zamoyski qu'une longue et pénible période de désillusions et de luttes menées contre ses adversaires politiques de plus en plus nombreux. C'étaient tout d'abord les membres de la famille Zborowski qui l'accusaient de tyrannie et protestaient contre ses extravagances et ses abus de pouvoir. La politique de Sigismond III, toujours pro-autrichienne, ses aspirations à la couronne de Suède, qui ont attiré tant de misères à la Pologne, tout cela révoltait Zamoyski qui était la droiture et la franchise mêmes. Quand le roi, entouré des ennemis politiques et personnels du

Chancelier, se dérobaît à ses remontrances, il se retirait sous la tente en cherchant consolation dans la lecture des auteurs classiques et dans l'organisation et la direction personnelle de l'Académie de Zamosc qu'il soutenait de ses propres fonds — rare exemple d'une fondation de ce genre par un seul homme. Citons les quelques mots de son discours inaugural à cette université, dans lequel il avouait quels étaient les mobiles de cet acte :

« Persuadé que dans notre vie la gloire, la noblesse d'âme, le bien public seuls sont dignes de notre compétition, je me suis consacré tout entier aux études. C'étaient elles qui nourrissaient ma jeunesse, adoucissaient ma vieillesse, ornaient ma carrière de serviteur de l'Etat, me consolaient aux jours d'infortune, m'instruisaient dans la conduite des guerres, me conseillaient au moment de conclure les traités politiques. C'étaient elles qui m'accompagnaient dans mes insomnies, mes voyages, mes travaux d'administrateur. Je ne peux donc manquer à vous exhorter à prendre le même chemin de vie. Si j'étais suffisamment riche pour vous rendre riches tous, j'aurais un plaisir en le faisant. Comme toutefois une bonne éducation de la jeunesse est plus appréciable que tout l'or du monde, je vous ouvre sa source, cette académie, où vos fils peuvent acquérir la bonne éducation dans sa plénitude ».

Que ce discours d'inauguration répondait entièrement à son intention et à ses desseins, la preuve en était dans les soins dont il entourait l'école et ses élèves. Comme jadis Batory, il encourageait l'enseignement du latin classique. Chancelier, même quand il endossait l'armure de soldat, il corrigeait lui-même sous la tente pendant la campagne les versions et les thèmes latins des élèves, il présidait à leurs examens et posait des questions, et même il suggérait aux étudiants des sujets classiques pour les représentations théâtrales.

L'Académie de Zamosc, œuvre unique de son genre, fonctionnait dès l'année de sa fondation, c'est-à-dire en 1595, bien que l'acte de son érection datait seulement de 1600. Le plan d'enseignement minutieusement élaboré par Zamoyski lui-même, correspondait plutôt à une école

supérieure qu'à une université et rappelait l'école de Sturm de Strasbourg ; il s'inspirait peut-être du plan d'enseignement donné au Collège de France. Les facultés de théologie et de médecine faisaient défaut. L'Académie comptait dix chaires dont huit consacrées à la philosophie et deux au droit (polonais et allemand). Dans les humanités, l'enseignement du grec ainsi que celui du catéchisme (basé sur la *Confessio Fidei Catholicæ* du Cardinal Hosius) prenaient une place d'honneur.

Les rémunérations des professeurs étaient basées sur les revenus des terres de Zamoyski ainsi que sur des fonds d'ecclésiastiques réservés pour les professeurs ecclésiastiques. Ajoutons encore que l'Académie était dotée d'une imprimerie.

Le corps enseignant comptait des savants tels que le juriste Drezner, le philosophe Burski et Ursinus-Niedzwiedzki. Zamoyski s'efforçait aussi d'attirer des savants étrangers comme professeurs. Entre autres, il y avait l'Ecossais Brutius-Bruce, dont le nom est lié à la note biographique sur Zamoyski, fournie à Sir George Carew et insérée par lui dans son Rapport sur l'Etat polonais de 1598.

Toutefois, des moyens assez limités, malgré l'effort personnel de Zamoyski, ne permettaient pas une extension plus grande de l'Académie selon le désir de son fondateur. Le nombre d'élèves ne dépassait pas le chiffre de cent. La mort prématurée de Zamoyski, après dix ans de fonctionnement de son Académie, avait voué cette dernière à une décadence lente mais inévitable. Elle existait pourtant encore au XVIII^e siècle, pour enfin céder la place à l'Université de Lwow, fondée déjà sous les auspices du gouvernement autrichien — après les partages de la Pologne.

Zamoyski mourut le 3 juin 1605. Dans son dernier discours avant sa mort, discours prononcé devant la Diète en présence du roi, le vieux Chancelier a donné libre cours à son amertume.

En s'adressant au roi, il commença sa diatribe par la critique de l'inactivité du roi et de ses conseillers militaires et politiques ; il condamnait la mauvaise gestion des affaires de la Livonie et de la Russie.

Il soulignait la nécessité de maintenir la paix avec la Turquie. Ensuite il passa au crible les affaires intérieures. D'abord il flétrissait le manque de discipline chez les soldats ; pour y trouver un remède, il conseillait de les occuper en les envoyant en surveillance militaire du côté des Tartares et des Cosaques de la Crimée. Il reprochait à la noblesse la manie des titres et le goût du luxe au détriment des intérêts de la patrie. Il n'hésitait pas d'exprimer sa désapprobation du mariage projeté du roi avec la sœur de sa femme défunte — sans doute beaucoup plus à cause de son aversion pour la Maison d'Autriche que pour le motif religieux. Il n'approuvait pas, non plus, le désir du roi de faire couronner son fils pendant qu'il régnait encore lui-même. Il exhortait le roi à donner à son fils et futur roi de Pologne une éducation polonaise et non pas étrangère, à lui faire connaître et aimer le peuple polonais : *Justitiam colere, sapientes consulere, assentatores fugere* — voilà les principes essentiels de l'éducation d'un prince — exactement les mêmes que nous avons vues formulées par Goslicki dans son *Sénateur Parfait*.

Zamoyski n'épargnait pas le roi dans son discours. Il lui reprochait de ne pas avoir tenu ses promesses : les forteresses aux confins de l'Ukraine n'étaient pas construites, même le château-fort de Kamieniec était en ruines ! Tandis que le roi avait juré de n'entretenir un corps de garde personnel qu'aux moments de stricte nécessité, il s'entourait de troupes étrangères, de Suédois, d'Allemands, d'Espagnols. Son Conseil Royal était composé de jeunes arrivistes et de courtisans flatteurs, et ceci pour le plus grand tort de la nation.

« Nous en voulons à Votre Majesté, s'écria-t-il, d'envoyer à l'étranger des lettres de ses appartements privés ; de marchander par le truchement des étrangers et peut-être de nous avoir déjà vendus ! Et pourtant la République a voulu avoir les Gardes de Sceaux assermentés, afin qu'aucune lettre royale ne soit écrite ni envoyée sans leur connaissance. Ainsi les sujets de Votre Majesté, non récompensés selon leurs mérites, ont perdu confiance en Votre Majesté. Votre Majesté s'est de son propre gré, privée de leur affection. Et pourtant toute la grandeur et toute la

puissance des rois de Pologne reposent sur l'attachement de leur peuple. Il serait facile à Votre Majesté d'obtenir des moyens, facile de les augmenter, si Votre Majesté savait conquérir les cœurs de ses sujets. Sans cela, impossible de parler de notre liberté si chère pour nous, sans laquelle nous ne pouvons vivre. Car cette liberté ne nous a jamais empêchés d'aimer nos rois ; nos pères exprimaient franchement leurs opinions à nos monarques, mais nous ne lisons pas dans nos chroniques qu'ils les auraient étranglés ou poignardés, comme c'est le cas parmi d'autres peuples. Chaque roi de Pologne est mort dans son lit.

« Nous avons maints griefs à formuler contre Votre Majesté. Quand un roi viole son serment, il n'est pas nouveau, chez nous, Polonais, de le détrôner et d'en élire un autre. Si donc Votre Majesté ne s'avise et ne se corrige, force nous sera, à l'exemple de nos pères, de renvoyer Votre Majesté au delà des mers, puisque Votre Majesté elle-même désire se destituer de sa couronne.

« Majesté, je vous supplie pour l'amour de Dieu ! réfléchissez ! corrigez-vous ! *Suecia te genuit, Polonia excepit et educavit* (La Suède vous a mis au monde, la Pologne vous a accepté et éduqué) ! Cette Pologne est votre mère, c'est elle qui vous nourrit, qui vous protège et vous illustre ; aimez-la donc comme une mère, aimez-nous, vos sujets, si tel est votre plaisir de vieillir parmi nous, si vous désirez être aimé et honoré. Si vous agissez ainsi, la bénédiction divine vous sera accordée et votre progéniture sera digne de régner, et son règne sur les Polonais, après une libre élection, durera longtemps ! »

Je viens de citer ce passage du dernier discours du Chancelier, car ce discours, vraiment troublant, témoigne de la sagesse, de la clairvoyance, du courage et de l'autorité de ce grand homme polonais du XVI^e siècle.

The Numeral in Idiomatic Russian

by

JOHN GROSBERG

Little attention has been paid in the past to the flexible role of the numeral in idiomatic Russian. It is the purpose of this short survey to indicate the productivity of the numeral in the modern language, both spoken and written.

An examination of phraseology containing numerals shows that the numbers *odin*, *dva*, *tri*, *chetyre*, *pyat*, *sem* and *desyat* occur most frequently.

Odin and its associates *pervy* and *raz* appear in a considerable number of idioms : *v odnu minutu* ; *v odin mig* ; *v odno mgnovenie* ; *odnim dukhom* (at one go, at one stretch) ; *odin na odin* (1. privately ; 2. face to face) ; *v odni ruki* (to one person) ; *odin-odinoshenek* (completely alone). Formations with *pervy* and *raz* include : *supervogo* ; *supervuyu golovu* (first and foremost) ; *iz pervykh ruk* (first hand) ; *raz-drugoi* (several times) ; *razom* (at once, at one time). The numeral *odin* also occurs in such proverbial sayings as : *odna rech ne poslovitsa* ; *odnogo polya yagoda* (birds of a feather stick together) and *odin v pole ne voin*.

Dva also remains productive. A very common idiom is *v dva shchota*. Other formations are : *ni dva, ni poltora* (neither this nor that) ; *kak dvazhdy dva chetyre* (in the expression : *eto yasno, kak . . .* as clear as the nose on your face). *Dva* is a basic component in numerous proverbs also : *Bog dal dva ukha i odin yazyk* (better to listen than speak) ; *dvum smertyam ne byvat, a odnoi ne minovat* (you only die once) ; *dva sapoga-para* (two of a kind).

Tri appears in some very interesting and colorful idioms : *vygnat kogo-l. v tri shei* (to pitch, "chuck" out) ; *ona plakala v tri ruchya* (tears streamed down her face) ; *nagovorit c tri koroba* (to spin a long yarn,

talk the hind leg off a donkey) ; *zabluditsya v tryokh sosnakh* (be hopelessly impractical).

Chetyre may be found in such graphic formations as : *podkovatsya na vse chetyre nogi* (be well prepared for . . .) or *cidet v chetyryokh stenakh* (be a stay-at-home) and *bez chetyryokh uglov izba ne rubitsya*.

The numeral *pyat* is highly productive also, especially in comparative constructions. For example : *ya ego znayu kak svoi pyat paltsev* (. . . like the back of my hand) ; *on vrobe pyatogo kola v kolesnitse* (cf. German : *er ist das fünfte Rad am Wagen*) ; another version of this idiom is : *on pyataya spitsa v kolesnitse*.

The numeral *shest* does not, to the knowledge of the author, appear in idiomatic formations. However, *sem* is probably the most productive of all. These include *pit do sedmogo pota* (drink until one sweats) ; *byt na sedmom nebe* (be in seventh heaven) ; *rodstvenniki do sedmogo kolena* (distant relatives), with the variant *rodstvenniki-sedmaya voda na kisele*. This numeral also occurs in a great many proverbial sayings : *u semi nyanek ditya bez glazu* (too many cooks spoil the broth) ; *sem bed-odin otvet* (might as well be hanged for a sheep as for a lamb) ; *semero odnogo ne zhdut* (first come, first serve) ; *sem raz primer, odin raz otrezh* (look before you leap) and *on semi pyadei vo lbu* (he is a very smart fellow). A very common expression is *u nego sem pyatnits na nedele* (he is as fickle as the weather), which originates in the old Russian custom of making Friday the main day of business on which money was received and loaned. The basic and now outdated meaning of this idiom was, therefore, that the person referred to wanted to do such good business every day, that is enjoy himself every day in the week.

Desyat and its derivatives are not very productive, producing such expressions as *vy dayote emu desyat ochkov vpered* (you are far superior to him) and *on ne robkogo desyatka* (he is certainly no coward).

Such a brief survey of the place of the numeral in idiomatic Russian cannot, of course, do justice to the vastness of the subject. Numerals

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

occur in a great many sayings which have not been noted by lexicographers, even Dal. These include such popular idioms as *pervaya zhena ot boga, vtoraya ot cheloveka, tretya ot chorta* or *odin lyubit popa, drugoi popadyu, a inoi popovu dochku* (tastes vary according to the individual) *.

* The author is indebted to the following for certain of the examples cited in the above survey :

I. KLIMENKO, *Das Russische Sprichwort*, Bern, 1946.

A. Y. ROZHANSKY, *Fraseologizmy s Chislitelnyimi* in "Russki Yazyk v Shkole", No. 1, 1957.

A. E. GRAF, *Idiomatische Redewendungen und Redensarten der Russischen und der Deutschen Sprache*, Berlin, 1956.

S. I. OZHEGOV, *Slovar Russkogo Yazyka*, 2nd Ed. Moscow, 1952.

Régime matrimonial en Pologne

par

LUDWIK KOS-RABCEWICZ-ZUBKOWSKI

(suite et fin)

Les traits caractéristiques du code de famille de 1950 sont les suivants :

1) Le régime légal prévoit la communauté d'acquêts (art. 21). Cependant les objets acquis par succession, legs ou donation ainsi que les objets d'usage personnel et les objets nécessaires pour exercer la profession n'entrent pas dans la communauté.

2) Les conjoints ont des droits patrimoniaux égaux, et notamment : a) dans le cas d'obstacle temporaire concernant l'un des conjoints, il y a une présomption que l'autre des conjoints est autorisé d'agir dans les affaires ordinaires au nom du conjoint empêché et de percevoir pour lui les créances courantes (art. 19) ; b) dans les affaires ordinaires de la famille chacun des époux peut obliger solidairement l'autre époux (art. 20) ; c) chacun des époux peut administrer les biens qui entrent dans la communauté ; l'assentiment de l'autre époux est nécessaire pour les dispositions dépassant l'administration ordinaire (art. 22) ; d) pour raisons graves chacun des époux peut demander au tribunal d'abolir le régime de communauté légale (art. 24) ; e) dans le cas de liquidation de la communauté, la moitié de la communauté revient en principe, à chacun des conjoints.

3) Les devoirs patrimoniaux des conjoints sont proportionnels à leurs possibilités (art. 18).

4) Le travail de la femme est considéré équivalent au travail de l'homme. Notamment les articles 18 et 27 déclarent que la femme peut remplir son devoir en partie ou en entier par son travail dans le ménage commun et par l'éducation des enfants.

5) La séparation de biens peut être déclarée par le tribunal pour raisons graves ou remplacer de droit la communauté d'acquêts dans le cas d'interdiction de l'un des conjoints (art. 24).

6) Les conventions matrimoniales peuvent seulement : a) inclure dans ou exclure de la communauté certains biens ; b) régler l'administration de biens d'une autre manière que prévue par le code.

Les contrats de mariage doivent être faits dans la forme d'un acte notarié.

Le code ne précise pas quand le contrat de mariage peut être conclu. On considère qu'un tel contrat peut être fait pendant la durée du mariage.

Comme les dispositions du code de 1950 sont plutôt laconiques, il y reste un champ ouvert pour la jurisprudence future en matière de certaines notions déjà vivement discutées comme par exemple la notion des biens d'acquêts (art. 21).

Quant à la liquidation et au partage de la communauté, l'article 27 introduit une exception du partage à parts égales. Cet article se lit comme suit : « Par. 1. Le conjoint reconnu coupable dans le cas de divorce peut être privé, sur demande de l'autre conjoint, de sa part dans la communauté, en entier ou en partie, dans le cas où il n'a pas contribué à la formation dudit patrimoine ou s'il y a contribué à un degré insignifiant. Par. 2. Dans l'évaluation du degré de la contribution à la formation du patrimoine commun, on considère aussi l'apport du travail personnel dans l'éducation des enfants et au ménage commun. Par. 3. Les dispositions susmentionnées sont appliquées aussi dans le cas d'annulation du mariage, quand l'un ou deux des conjoints ont contracté ce mariage de mauvaise foi ».

Quant aux dispositions transitoires, l'art XVIII dit que les prescriptions du code de famille de 1950 au sujet du régime légal s'appliquent aux mariages soumis au régime légal du décret de 1946, peu importe le moment d'acquisition des acquêts. Cependant, le régime de communauté d'acquêts ne s'applique pas au mariage soumis au régime imposé (art. XIX). Les dispositions du droit en vigueur au moment où le contrat de

mariage a été contracté s'appliquent toujours audit contrat de mariage. Cependant les conjoints peuvent changer un tel contrat de mariage conformément aux dispositions du code de famille (art. XX).

En conclusion il est à constater que quoique le code polonais de famille de 1950 s'apparente d'une façon évidente au code russo-soviétique sur les mariages, famille et tutelle de 1926 cependant le code polonais (art. 14-28) contient des dispositions portant sur le patrimoine des époux qui sont moins laconiques que celles du code de RSFSR (7, 9, 10, 13, 14, 15 et 16) et de ce fait laissent moins de pouvoir discrétionnaire aux tribunaux. De plus le code polonais permet certaines conventions matrimoniales inconnues dans le code soviétique.

Le régime matrimonial légal prévu par le code polonais de 1950 peut être probablement le mieux appelé « la communauté d'acquêts différée » avec les droits égaux d'administration par chacun des époux, quoique certains auteurs polonais considèrent que cette communauté existe déjà pendant le mariage vu certaines restrictions en matière de la disposition des acquêts.

Le développement législatif du régime matrimonial en Pologne semble suivre une tendance générale de traiter l'homme et la femme sur un pied d'égalité.

Cependant, tout en prenant en considération l'importance du rôle joué par la femme dans la vie professionnelle, la loi polonaise reconnaît aussi l'apport précieux de la mère et ménagère au foyer et elle évalue cet apport comme égal, du point de vue économique, à celui de l'homme qui fournit des moyens premiers.

La notion du mari comme chef de famille a disparu en laissant place à la notion de la « société des époux ».

D'ailleurs l'idée d'égalité économique du mari et de la femme n'est pas une invention des législateurs de Pologne. C'est une conséquence du fait que la femme n'est plus uniquement la ménagère mais, au contraire, elle travaille souvent soit comme salariée, soit comme entrepreneur ou commerçant indépendant.

A première vue le régime de séparation de biens semble donc être le plus approprié.

Cependant ce dernier régime ne fait pas participer la femme aux économies du ménage.

C'est pourquoi plusieurs législations dont celles des pays scandinaves, de la Colombie et de l'Uruguay ont réalisé une combinaison de la séparation de biens avec la communauté. Le projet français de 1932 prévoyait une telle combinaison dite de « participation aux acquêts ».

D'autre part plusieurs pays de tradition communautaire ont institué une masse de biens réservés à l'administration et à la disposition de la femme. Ceci a donné comme effet une séparation partielle de biens combinée avec une communauté d'autrefois.

Dans les pays où un grand pourcentage des mariages est dissout par le divorce le régime de séparation de biens ne protégeait pas suffisamment la femme. En conséquence les femmes divorcées se trouvaient souvent laissées à la charge de l'Etat.

Ceci était d'ailleurs une des causes de l'abandon du régime de séparation de biens dans l'URSS, où les codes des républiques soviétiques calqués sur le « Code des lois sur le mariage, la famille, le divorce et la tutelle » de RSFSR, promulgué en 1926, ont introduit le régime légal de la communauté réduite aux acquêts.

Quant aux dispositions du code polonais portant sur le régime matrimonial il faut conclure qu'elles ne sont pas le produit exclusif de la doctrine communiste, mais qu'elles correspondent en général à l'évolution de la situation de la femme dans l'économie contemporaine.

N. D. L. R. — C'est la deuxième partie du texte d'une conférence donnée le 10 juin 1957 au Congrès de l'Association Canadienne de Slavistes à Ottawa, publié ici avec un complément de l'auteur.

Miscellanea

Simone MARCEL — *Histoire de la littérature polonaise* (des origines au début du XIXe siècle). Editions du Vieux Colombier, Paris, 1957.

Il vient de paraître récemment l'*Histoire de la littérature polonaise* de Mme Simone Marcel, dans les Editions du Vieux Colombier à Paris. C'est avec joie qu'il convient de saluer ce volume, fort de 294 pages, appelé à combler une lacune qui depuis longtemps se faisait sentir dans ce domaine. En effet, chose étrange, à part quelques publications fragmentaires, nous manquons d'un ouvrage en langue française consacré à l'ensemble de la littérature polonaise pourtant si riche et si intéressante, marquée du sceau du génie de plusieurs poètes qui comptent parmi les plus éminents d'Europe.

Le volume de Mme Marcel est le premier essai en vue de remédier à cet état de choses et comme tel il mérite les plus vifs éloges. A vrai dire, il est aussi fragmentaire, car l'auteur a arrêté son exposé au seuil du XIXe siècle, époque la plus brillante de la littérature polonaise. Mais au moins nous a-t-il donné un tableau plus ou moins complet de l'ancienne littérature polonaise, des débuts jusqu'aux partages de la Pologne à la fin du XVIIIe siècle.

Ce qui frappe d'abord, c'est la grande érudition de l'auteur et le caractère compilatoire de son œuvre. Nombreuses sont les sources auxquelles Mme Marcel a puisé et qu'elle énumère dans la bibliographie établie à la fin du volume. Prudemment, l'auteur se laisse guider tout le long de son exposé par les savants qui l'ont précédée dans ces recherches historiques. Dans l'Avant-propos, Mme Marcel précise que « ce livre est notre hommage à Adam Mickiewicz », sans doute en raison du centenaire de la mort du grand poète, célébré il y a trois ans. De son culte de Mickiewicz témoigne le fait qu'elle a mis largement à contribution son Cours de littérature slave professé au Collège de France. Mais là quelques réserves s'imposent. Certes, les mérites de Mickiewicz dans ce domaine sont incontestables, car c'est lui qui, le premier, jeta les bases de l'histoire littéraire polonaise et, du haut de la chaire du Collège de France, attira l'attention des milieux intellectuels occidentaux sur les trésors des littératures slaves. Mais à côté de jugements étonnamment justes, il y en a d'autres dans ce Cours, qui ont été dépassés par les recherches ultérieures. Il faut dire que Mme Marcel a, en général, fait preuve d'un heureux esprit de discernement, car elle s'est servie de citations judicieusement choisies et a évité celles qui n'ont plus de valeur scientifique. En parcourant les titres des livres consultés par l'auteur et réunis dans la bibliographie, on est frappé par la prépondérance d'ouvrages concernant l'histoire politique et culturelle de la Pologne en comparaison avec ceux qui relèvent du domaine de la littérature polonaise proprement dite. A part quelques rares ouvrages écrits en langue polonaise, tous les autres sont des publications en langue française ou anglaise.

Mme Marcel aime à expliquer les phénomènes littéraires en les présentant sur un fond historique, et elle a raison. Mais sa méthode n'est pas toujours rigoureusement appliquée. La partie consacrée à la littérature du XVIIIe siècle, au « renouveau stanislavien », débute par une introduction historique de pas moins de 38 pages. Par contre, celle qui concerne la littérature de la Renais-

sance est précédée d'une introduction beaucoup plus courte, complétée, il est vrai, par des considérations développées une quinzaine de pages plus loin au détriment de la composition du livre et entraînant des complications d'ordre chronologique dont nous parlerons plus bas. Quant à la partie consacrée à la littérature du Moyen Age, l'auteur n'a pas jugé nécessaire de lui donner une introduction. Et pourtant il aurait été intéressant de renseigner le lecteur sur les origines de la nation et de l'Etat polonais, dont le millénaire est tout proche, de dire quelques mots au sujet de la première dynastie polonaise, celle des Piast, et de cette union polono-lithuanienne dont il est question dans la partie suivante, alors que ceux qui ne connaissent pas assez l'histoire de la Pologne devraient être renseignés sur l'extraordinaire importance de ces événements déjà au début du livre.

Mais nous constatons dans l'ouvrage de Mme Marcel encore d'autres procédés avec lesquels nous ne saurions nous déclarer d'accord. Il s'agit de l'étrange fusion de deux époques littéraires nettement distinctes et rigoureusement séparées par tous les historiens de la littérature, celle de la Renaissance et celle du Baroque. La partie II, la plus longue du livre, porte le titre significatif : *La Renaissance et le Baroque* ; les principales manifestations de ces deux époques qui embrassent plus de deux siècles et les œuvres des auteurs qui s'y sont distingués sont traités conjointement. L'auteur n'a même pas jugé nécessaire d'expliquer les raisons de son procédé si inattendu ni de définir l'esprit pourtant si différent de ces deux époques. Il en résulte que nous voyons figurer dans le cadre de la même partie, démesurément longue (140 pages sur 294), des auteurs si différents comme *p.e.* Jean Kochanowski, Sébastien Klono-wicz et Simon Szymonowicz, d'une part, et Jérôme et André Morsztyn, de l'autre. Ce fait se trouve compliqué par une disposition défectueuse, à notre avis, des chapitres particuliers, dont nous avons parlé déjà plus haut. L'analyse des *Mémoires* de Pasek précède celle des œuvres de Kochanowski et l'étude des écrits de Starowolski celle des œuvres de Rey et de Gornicki. Les traités de Modrzewski et d'Orzechowski, deux auteurs si intimement liés à la Réforme, ont été examinés avant le chapitre consacré à celle-ci. Ces deux écrivains se trouvent tout près d'André-Maximilien Fredro qui vécut un siècle plus tard, etc. Il règne donc une grande confusion au point de vue chronologique. La partie III : *La nuit saxonne*, la plus brève de toutes, car elle ne compte que 18 pages, contient un exposé de la décadence littéraire à l'époque des rois électifs de la Maison de Saxe, vers la fin du XVIIe siècle et dans la première moitié du XVIIIe siècle. Mais cette époque est celle du Baroque dégénéré, et il n'y avait donc aucune raison de la séparer. N'aurait-il pas été plus juste de suivre l'ordre établi dans maints traités de la littérature polonaise et de réunir dans un seul chapitre tous les auteurs de l'époque de la Renaissance et dans un autre ceux de l'époque Baroque y compris *La nuit saxonne* qui est l'aboutissement de tout ce mouvement ? De cette façon on aurait évité ces bizarres rencontres d'auteurs si différents, car ils appartiennent à deux époques très différentes, et on aurait rendu la composition du livre plus harmonieuse, alors qu'en réalité elle ne l'est guère.

Nous venons de parler de certaines inégalités dans le traitement du fond historique et des libertés prises par l'auteur au point de vue chronologique. Que dire du chapitre 8, partie II, long de 18 pages, consacré aux relations

politiques et culturelles polono-russes aux XVI^e et XVII^e siècles ? Certes, les événements qui y sont relatés ont une haute importance historique et leur récit ne saurait manquer dans un traité d'histoire politique de la Pologne, mais ils n'ont nullement exercé une influence si considérable sur l'évolution de la littérature polonaise qu'il soit nécessaire de les raconter dans ce livre avec tant de détails. Les mêmes réserves doivent être faites au sujet de la place accordée à l'étude de la vie et de l'œuvre de certains héros nationaux. Passe encore pour Stanislas Zolkiewski le grand chef militaire du XVII^e siècle, et pour le roi Jean Sobieski, car ils ont laissé l'un des *Mémoires*, l'autre des lettres, mentionnés parfois dans certains traités de littérature, bien que Mme Marcel leur accorde une place beaucoup trop considérable par rapport à d'autres auteurs. Comment expliquer, cependant, la présence d'un chapitre long de huit pages et consacré à Thadée Kosciuszko dont les mérites et l'activité sont sans doute du plus haut intérêt, mais relèvent d'un autre domaine que celui de la littérature. Quant au roi Stanislas Leszczynski qui a une place bien définie dans l'histoire littéraire polonaise, puisqu'il est l'auteur d'une série d'œuvres qui comptent dans l'évolution de celle-ci dans la première moitié du XVIII^e siècle, les huit pages que lui consacre Mme Marcel dépassent largement les proportions qu'elle a adoptées pour l'examen des œuvres de tel ou tel auteur non moins important que le « bon roi Stanislas », une Druzbacka, *p.e.*, qui, placée dans le voisinage immédiat de ce dernier, doit se contenter de quatorze lignes seulement.

Nous venons de signaler le caractère compilatoire du livre de Mme Marcel. Celui-ci se manifeste dans les copieuses citations qu'elle fait des ouvrages historiques qu'elle a consultés. Ce qui frappe, cependant, c'est le peu de citations de textes et d'œuvres littéraires analysées dans cet ouvrage. En effet, à part quelques citations empruntées à l'excellente traduction des *Sermons de Diète* de Skarga faite par M. Berga, et de plusieurs fragments de poèmes de Kochanowski, cités d'après la magistrale monographie de ce poète due à M. Langlade, à part quelques citations tirées du Cours de Mickiewicz, nous ne trouvons rien pour émailler l'exposé parfois trop abstrait des faits, chargé de titres, de noms et de dates. Ceci nous étonne surtout par rapport à la dernière partie, consacrée aux classiques de l'époque stanislavienne, pour laquelle Mme Marcel aurait pu trouver facilement quelques traductions françaises. Une citation mérite, cependant, d'être spécialement relevée. C'est celle de plusieurs vers du poète ukrainien Szewczenko, cités en traduction polonaise — l'unique citation en cette langue dans tout le livre — ce qui est assez surprenant.

Il y aurait encore à relever quelques inexactitudes dans le détail. En voici quelques-unes : Stanislas Orzechowski n'a jamais embrassé la Réforme, comme il est dit à la page 45. Le célèbre ouvrage de Skarga *Les vies des Saints*, ne comprend pas « une quarantaine de vies de Saints » (p. 68), mais bien des biographies pour chaque jour de l'année. Ce n'est pas Martin Bielski qui doit être considéré comme le premier historien polonais, mais bien Dlugosz auquel Mme Marcel ne refuse pas d'ailleurs ce titre, bien qu'elle l'ait placé parmi les chroniqueurs du Moyen Age (p. 13). Que le poème de Rey *l'Image* (*Wizerunek*), de même que celui de Klonowicz : *Victoria deorum* contienne des réminiscences du *Roman de la rose* (p. 121-151) ne nous paraît guère

probable. C'est dommage que Mme Marcel n'ait pas cité ici la source de ses renseignements. *Luth* et *Psyché* d'André Morsztyn sont deux œuvres distinctes et cette dernière n'est pas une partie de la première (p. 160). Une grave erreur est de prétendre que le poème épique *La guerre de Chocim* de Venceslas Potocki ait inspiré les grands romantiques, Mickiewicz et Slowacki. A l'époque où ces deux poètes créèrent leurs chefs-d'œuvre, le poème de Potocki n'était guère connu. Il ne fut découvert qu'en 1850, comme le constate, d'ailleurs, Mme Marcel elle-même à la page 162. Le poème de Twardowski *Ladislas IV* ne fait pas partie de *La guerre civile*, autre poème du même auteur (p. 162) ; il s'agit de deux poèmes différents. Twardowski n'est pas l'auteur du poème sur le *Siège de Czestochowa*. A ces remarques ajoutons encore quelques fautes dans la traduction des titres polonais (p. 132 et 278) et d'autres, plus nombreuses, dans l'orthographe des noms et des titres d'ouvrages polonais.

Telles sont les observations que nous suggère le livre de Mme Marcel. Si nous nous sommes un peu attardés à signaler les ombres, nous n'en voulons pas diminuer les mérites. En effet, il offre aux lecteurs désireux de se renseigner sur la Pologne, sa culture et sa littérature, une foule de renseignements précieux, il témoigne de la grande érudition de l'auteur, basée sur une vaste lecture. Les appréciations des auteurs particuliers et de leurs œuvres sont presque toujours justes et correspondent à l'état actuel de la science. Et c'est peut-être la grande richesse de la matière et de la documentation qui est la cause de certains défauts dont nous avons parlé plus haut. Ajoutons les qualités du style élégant, clair et toujours précis, ainsi que le soin de l'auteur d'établir les relations qui unissent la Pologne et sa culture à l'Europe occidentale, à la France en particulier. Enfin, et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre, l'impression générale qui se dégage de sa lecture est celle d'une réelle sympathie de l'auteur à l'égard de la Pologne. L'ouvrage de Mme Marcel est donc bien appelé à propager de pareils sentiments parmi ceux qui le liront, à faire mieux connaître et aimer ce pays à une époque où il en a tellement besoin.

A. BRONARSKI

Historia Polski, Varsovie, Académie des Sciences, 1955 ; tome I en deux parties, 630 et 780 pages.

Istoria Polchi, Moscou, Académie des Sciences, 1955-1956 ; tome I (2e édition) 706 pages ; tome II, 711 pages.

(suite)

La fin de la bataille de Grochov (25 février 1831) est aussi mal décrite. Vers le soir de ce jour-là, Diebitch, général en chef de l'armée russe, donna l'ordre à ses troupes d'arrêter l'attaque contre l'armée polonaise. Il le fit dans le moment le plus décisif et sur le conseil ou, peut-être, sur l'ordre du grand-duc Constantin, présent à cette bataille. C'est à cause de cette interruption de la bataille que Diebitch fut critiqué non seulement par Nicolas I, mais aussi par les officiers polonais eux-mêmes.

En général, on peut dire que quant à la politique ou à la guerre, les historiens soviétiques n'ont pas fait des recherches approfondies.

Les historiens « bourgeois » dans leurs ouvrages du même genre, mirent l'accent sur les rois, sur la noblesse et sur la politique. Les historiens commu-

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

nistes, au contraire, s'intéressent surtout aux affaires intérieures de la Pologne, à sa vie sociale et économique, aux paysans et aux ouvriers, au développement du commerce et de l'industrie, à la naissance de la riche bourgeoisie et aussi, bien entendu, aux conflits sociaux. Leur thème favori, ce sont les mouvements révolutionnaires et surtout la révolution elle-même. A celle de 1905 on a consacré 86 pages ; elle est décrite avec tous les détails, et aussi avec une animosité marquée envers les partis socialistes en général et envers Joseph Pilsudski en particulier.

Les historiens « bourgeois » ont parfois critiqué d'une manière très amère la noblesse polonaise du XVII^e siècle et surtout celle du XVIII^e siècle. Les historiens communistes ne trouvent rien à objecter à leurs préférés : aux cosaques et aux paysans révoltés ou à la populace de Varsovie.

Les historiens communistes exagèrent aussi lorsqu'ils parlent de sentiments patriotiques des paysans polonais et surtout de ceux du XIX^e siècle.

Les historiens « bourgeois » exprimaient librement leurs opinions, ne consultaient que leur propre conscience et tâchaient d'être impartiaux ce qu'on ne peut pas dire des historiens communistes qui recevaient des instructions d'en haut et qui ont été obligés d'approuver la politique de Staline même s'il s'agit du passé.

On sait que celui-ci, à la fin de la II^e Guerre Mondiale, avait privé la Pologne de ses provinces de l'est en lui offrant en récompense la Poméranie et la Silésie, anciennes provinces polonaises.

Or, les historiens communistes dans leur *Histoire de Pologne* ont consacré des chapitres entiers à celles-ci, et presque rien aux provinces de l'est.

Même plus : en parlant des provinces polonaises au lendemain du troisième partage on nous décrit celles qui étaient tombées sous le joug de la Prusse et de l'Autriche, mais rien de celles arrachées par Catherine II. C'est justement ces provinces-là qui avaient joui pendant 35 ans et surtout sous le règne d'Alexandre I, de la plus grande autonomie. C'est alors qu'on avait créé l'Université à Vilna et le Lycée de Czacki à Krzemeniec. Pas un mot de tout cela dans l'ouvrage soviétique.

En résumé, on peut dire que les deux ouvrages s'occupent surtout de la vie intérieure de la Pologne en mettant en relief les conflits sociaux. Les chapitres consacrés au commerce et à l'industrie, au village et à la ville, sont intéressants. Quant à la politique et à la diplomatie, elles n'y sont traitées que superficiellement.

L'ouvrage russe est plus concis, plus clair et son plan plus simplifié que ne l'est l'ouvrage polonais.

Les deux ouvrages ont été écrits, comme je l'ai déjà dit, selon la même méthode et selon les instructions reçues d'en haut. Il faut tout de même espérer que les historiens polonais, dans les volumes à paraître, se débarrasseront de cette empreinte stalinienne pour reprendre leur liberté et aussi pour se montrer moins partiaux que leurs collègues soviétiques.

M. ADUS

* * *

Comme co-lecteur je tiens à ajouter à ce qui précède que *Historia Polski* est de toute évidence la version officielle communiste de l'histoire de la Pologne et comme telle une imitation docile et maladroite des produits de l'historiogra-

phie soviétique. Chargés d'une tâche incompatible avec l'objectivité scientifique, c'est-à-dire de présenter le passé de la Pologne, étroitement lié à l'Eglise romaine, de façon à satisfaire à l'interprétation marxiste de ce même passé, ces auteurs devaient forcément échouer dans leur tentative de démentir l'importance décisive de l'élément spirituel dans la formation du caractère national et dans l'évolution de l'Etat polonais. Malgré tout cela, on peut noter, même chez les historiens alignés au « système », des réussites particulièrement dans le domaine des études préhistoriques et régionales et dans les recherches sur certains aspects économiques et sociaux du passé polonais. Mais le développement spectaculaire des études dans ces domaines dans la Pologne d'aujourd'hui est dirigé vers un seul but : expliquer chaque phénomène de l'histoire politique par des considérations d'ordre économique et social.

Le vrai but du remaniement de l'histoire polonaise dans les publications communistes est d'imprégner l'esprit du lecteur de la conception matérialiste et du déterminisme historique pour exterminer et supplanter la conception religieuse et idéaliste. Il est donc compréhensible que l'Eglise catholique et le caractère universaliste de la pensée chrétienne sont considérés comme les obstacles principaux à l'union intellectuelle des peuples soumis à l'endoctrination communiste. C'est pour cette raison que les historiens polonais ne pouvaient évidemment pas se prononcer d'une façon objective sur les événements historiques qui prouvaient l'unité politique, culturelle et idéologique de la Pologne avec l'Occident. S'ils seront à même de le faire à l'avenir, c'est à voir.

P. RADWANSKI

Vladimir DOUDINTSEV — *Ne khlebom yedinyim (L'homme ne vivra pas de pain seulement)*, Novyj Mir, Moscou, 1956 ; réédition russe à l'étranger : Zope, Munich, 1957, 296 pages ; édition anglaise : Londres, 1957.

Pour la première fois dans l'histoire de l'URSS fit son apparition, en 1956, un phénomène dans la vie culturelle qui peut être appelé « opposition ». Cette opposition intérieure, renforcée par les mouvements « autonomistes » dans les pays dits « satellites » (Pologne, Hongrie), provoqua d'importants « glissements » dans la critique littéraire, dans les interprétations du « réalisme socialiste » et conduisit à la réhabilitation d'un certain nombre d'écrivains, décédés entretemps ou retournés du lieu de leur déportation ou internement. Trois événements survenus dans le monde des Lettres soviétiques méritent une attention particulière : a) la réponse des gens de Lettres et des artistes de l'URSS aux écrivains français au sujet des événements de Hongrie¹ ; b) les articles d'Ilya Ehrenbourg : *Une explication indispensable*² et sa *Lettre à la rédaction*³ dans laquelle il s'indigne du fait que la *Literatournaya Gazeta* avait publié dans son numéro 26 un article injuste envers la civilisation américaine signé par Kazem-Bek et c) le roman de V. Doudintsev *Ne khlebom yedinyim (L'homme ne vivra pas de pain seulement)*. Ce dernier roman suscita un scandale littéraire et politique énorme et il serait juste de considérer sa parution comme un événement politique de première importance. Il eut un grand écho même en dehors des frontières de l'URSS. Le plus grand quotidien américain en langue russe *Novoye Rousskoye Slovo* entreprit la publication de ce roman⁴ et le commenta largement ; le *Rousskaya Mysl* (Paris)⁵ le

commente également. Le grand journal français *Express* publia à ce sujet un grand article intitulé : *Un document secret — Scandale à Moscou*⁶. L'ambassade soviétique à Londres fit une tentative pour faire publier par des éditeurs britanniques une version « corrigée » du fameux roman, mais cette tentative échoua. Le célèbre journaliste Thomas Whitney, qui avait passé une dizaine d'années à Moscou en qualité de correspondant de l'« Associated Press », estime que la parution du roman de Doudintsev est le résultat des frictions causées par la mort de Staline.

Tous les principaux journaux et revues de l'URSS firent écho au roman et une discussion très animée se développa dans leurs pages⁷. Le roman fut publié en 140 000 exemplaires et tous ont été vendus immédiatement. Le journal littéraire *Novyj Mir* qui publia le roman en première rédaction⁸ sans « corrections » encore, est introuvable à Moscou et se vend au « marché noir » ! Whitney affirme que le 22 octobre, lorsque le roman fut l'objet de discussion à une assemblée des écrivains soviétiques au Palais des Littérateurs de Moscou (Moskovskij Dom Literatorov), la salle de l'assemblée fut littéralement envahie par une foule d'étudiants. Le plus remarquable de tout est le fait que la discussion autour du roman revêt inévitablement un caractère purement politique.

(à suivre)

R. PLETNEV

BIBLIOGRAPHIE

1. *Literatournaya Gazeta* du 22 novembre 1956.
2. *Lit. Gaz.*, NN. 18 et 19 février 1957.
3. *Lit. Gaz.*, No 36 du 23 mars 1957.
4. *Novoye Rousskoye Slovo* à partir du numéro 15968 du 17 mars 1957.
5. *Russkaya Mysl* (*La pensée russe*) du 4 avril 1957.
6. *L'Express*, No 2837 du 29 mars 1957 ; *Le Monde* du 21 mars 1957
7. *Lit. Gaz.* du 27 octobre 1956 et 19 mars 1957.
Izvestia du 29 mars 1957.
Pravda du 29 et du 31 mars 1957.
8. *Novyj Mir*, No 10, octobre 1956.

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

Notes

NORTH AMERICAN COMMITTEE FOR COOPERATION WITH POLISH UNIVERSITIES

The new situation in Poland opened numerous opportunities for the extension of direct contacts with Polish institutions of higher learning. They are :

1) The exchange of cultural and scientific publications between Western and Polish universities, to some extent already initiated, should be extended as much as possible. Of course, the word "exchange" should not be taken literally : the Polish universities will receive more publications than their Western counterparts.

2) An exchange of students between Poland and various countries of Western Europe and North America should be initiated as soon as possible.

3) An exchange of lecturers and research workers should be realized. This project might include, in addition to Western nationals, Polish nationals, scholars associated with various institutions of higher learning in the West.

4) Special attention should be given to the only existing private university in Eastern Europe, *i.e.*, the Catholic University of Lublin. This could be done by associating the C.U.L. to the University of Montreal or Fordham University.

5) An exchange of lecturers and research workers might eventually lead to the introduction of a series of lectures, or even complete summer courses on Western literature, arts, history, economic and other institutions, sponsored by a Western university at one of the universities in Poland.

6) The ultimate objective of all these endeavours should be to establish at the University of Warsaw and/or the Catholic University of Lublin, the Institute of Northern American Studies, offering post-graduate courses leading to a diploma or even a degree in the field. The Faculty of such an Institute should be composed of some outstanding specialists in these subjects, as well as a number of visiting professors from this continent. The course should be open to students who majored in English, Spanish or French. The courses should cover cultural, economic and political life of the three countries of North America : the United States, Canada and Mexico.

To carry into effect all these aims, — parallelly with the meetings indicated in the official program of the Fourteenth National Convention of the American Association of Teachers of Slavic and East-European Languages and of the Third Joint Congress of American and Canadian Slavists, held in Madison, Wisconsin, September 9-11, 1957 — professors interested in the co-operation with Polish universities discussed means and ways of aiding the latter. Through the initiative of professor T. F. Domaradzki, director of the Department of Slavic Studies at the University of Montreal, they created the North American Committee for Co-operation with Polish Universities, the Executive of which consists of the following members :

President : T. F. DOMARADZKI, Professor, University of Montreal ;

Vice-Presidents : Z. FOLEJEWSKI, Associate Professor, University of Wisconsin ;

W. WAGNER, Associate Professor, University of Notre Dame ;

Secretary General : A. EHRENKREUTZ, Ass. Professor, University of Michigan ;

Assistant-Secretary : W. CHRYPINSKI, Lecturer, University of Detroit and Assumption
University of Windsor ;

Financial Secretary : L. KOS-RABCEWICZ-ZUBKOWSKI, Ass. Professor, University of
Montreal ;

To assist the members of the Executive, in capacity of advisors, prominent scholars from Canada, the United States and Mexico have been chosen ; among them the following have already contributed to the program of exchange :

A. P. COLEMAN, President, Alliance College, Cambridge Springs, Pa. ;

E. GILSON, Member of the Académie française, University of Toronto
(St. Michael's College) ;

Rev. W. C. Jaskiewicz, S. J., Associate Professor, Director, The Institute of Con-
temporary Russian Studies, Fordham University ;

Msgr. O. MAURALT, former Rector of the University of Montreal, Honorary President
of the Canadian Association of Slavists ;

F. I. OINAS, Ass. Professor, Indiana University ;

P. OSTAFIN, Professor, University of Michigan.

Rev. L. K. SHOOK C.S.B., Superior, St. Michael's College, University of Toronto.

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

The Rector of the University of Montreal assured the Committee of his full support and gave them the necessary premises for their activities.

The Chairman of the Committee has contacted a number of professors on the staff of different institutions of higher learning on the North American continent, asking them to co-operate with the Committee. He addressed himself, in particular, to professors and lecturers of Polish origin. Professors of several North American universities, who have accepted either during the meetings in Madison or later to become members of this committee, form the category of "collaborators".

Their co-operation would refer, first of all, to the following :

1. Creating an interest for the work of the Committee within the respective institutions of higher learning ;
2. Inducing these institutions to active participation in the program of the Committee, in particular, those mentioned in paragraph 1 through 6 of the program.

A program of minimum extent and one that, at the same time, lends itself to immediate realization would be the establishment of an exchange of publications (point i of the Committee program) and to secure a certain number of books from the library reserves of different universities on this continent.

B. A. EN SLAVISTIQUE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

L'Université de Montréal vient d'instituer, au Centre d'Etudes Slaves de la Faculté des Lettres, un programme complet de cours conduisant au grade de baccalauréat ès arts en slavistique. Ainsi, l'Université de Montréal est unique au Canada à offrir tous les grades académiques (B.A., M.A., Litt.D. et Ph.D.) spécialisés en études slaves et est-européennes.

A la Faculté des Arts on a inclus, déjà depuis trois ans, certains cours en slavistique dans le programme du baccalauréat général, mais ces cours ne faisaient que 20% du total des crédits exigés, tandis que les cours du nouveau programme complet conduisant au baccalauréat spécialisé en slavistique permettent aux étudiants de prendre de 30 à 45% des crédits en langues et études slaves.

En plus des cours sur les sujets de la spécialisation, le programme comprend aussi des cours de français, d'anglais, de philosophie, d'histoire et de géographie du Canada, etc. Des cours de langues slaves, surtout de russe, se donnent à tous les niveaux : de la grammaire élémentaire jusqu'à la langue scientifique.

Grâce à l'intérêt que l'établissement du baccalauréat en slavistique a suscité parmi les étudiants, les quatre classes du programme spécialisé fonctionnent déjà.

Les étudiants inscrits au baccalauréat ès arts en slavistique peuvent se spécialiser dans un des domaines suivants :

- 1) Etudes russes et études des autres Slaves orientaux ;
- 2) Etudes soviétologiques (études sur l'URSS et sur les autres pays sous régime communiste) ;
- 3) Etudes polonaises et études des autres Slaves occidentaux ;
- 4) Etudes des Slaves méridionaux et études balkaniques ;
- 5) Etudes slaves et est-européennes générales.

Même avant l'établissement de ce baccalauréat en slavistique, le Centre d'Etudes Slaves avait prévu un programme préparatoire à la Maîtrise. Il offrait en effet un certain nombre de cours du niveau pré-universitaire et, en plus, une année propédeutique.

AMERICAN SLAVISTS ON "SLAVIC AND EAST EUROPEAN STUDIES" OF MONTREAL

On September 9-11, 1957 was held the Fourteenth National Convention of the American Association of Teachers of Slavic and East-European Languages at the University of Wisconsin. During the Joint Session with the East Canadian Association of Slavic and East-European Specialists, the following resolution was unanimously adopted :

"Be it resolved that on the occasion of the 14th Annual Meeting of the American Association of Teachers of Slavic and East-European Languages and of the third joint session of American and Canadian slavists the convention expresses its pleasure in the joint meeting and congratulates the University of Montreal on its success in publishing the *Etudes Slaves et Est-Européennes* — *Slavic and East-European Studies* and thus greatly promoting Slavic studies in Canada".

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Grand Chancelier : Son Eminence le Cardinal PAUL-ÉMILE LÉGER
Recteur : Mgr IRÉNÉE LUSSIER, P.D., L.Th., L.Ph.

Faculté des Lettres

Doyen : Chanoine ARTHUR SIDELEAU, L.ès L., lauréat de l'Académie française

CENTRE D'ÉTUDES SLAVES

Directeur : THÉODORE F. DOMARADZKI, L.Ph., Dipl.Sc.Pol., D.ès L.

Adjoint au Directeur :

ÉMILE B. WALTER

Secrétaire :

MIECZYSLAW NAWOJSKI

Bibliothécaire :

CASIMIR ROWICKI

Fondé en 1948, le Centre d'Études Slaves comprend cinq sections : POLONAISE (M. Domaradzki), RUSSE (M. Arseniev), UKRAINIENNE (M. l'abbé Zalesky), SLAVE MERIDIONALE (M. Lalich), EST-EUROPÉENNE (M. Walter).

Les candidats aux grades de M.A., D.ès L. et D.Ph. peuvent se spécialiser dans les disciplines suivantes : études tchèques (M. Stauber), slovaques (M. Kirschbaum), hongroises, estoniennes, lithuaniennes ainsi qu'en d'autres études régionales.

PERSONNEL ENSEIGNANT

A. Cours supérieurs et cours propédeutiques :

PROFESSEURS

Nicolas Arseniev, D.Ph., Théodore F. Domaradzki, D.ès L., Joseph Kirschbaum, D. en Droit, D.Ph., Louis Kos-Rabcewicz-Zubkowski, D. en Droit, Alfred Kurlents, L.Ph., Veljko Lalich, D.Ph., Rostislav Pletnev, D.Ph., Pierre Radwanski, D.ès Sc., Georges Roussow, D.Ph., Mieczyslaw Sangowicz, D.Ph., Emile B. Walter, D.ès Sc.Pol., abbé Michel Zalesky, D.Ph.

INSTRUCTEURS

Wasył Bryniawsky, M.A., Wladimir Grebenschikov, M.A., Jurij Lewyckij, M.A., Jacques Montpetit, M.A., Henri Wojcik, D.Ph.

B. Etudes pré-universitaires (B.A. en slavistique) :

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

Ihor Fediw, D.Ph., Louis Kos-Rabcewicz-Zubkowski, D. en Droit, Veljko Lalich, D.Ph., Rostislav Pletnev, D.Ph., Pierre Radwanski, D.ès S., abbé Michel Zalesky, D.Ph.

C. Cours de Vacances (2 juillet-14 août)

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS INVITÉS

Victor Litwinowicz, D.ès L., John Mish, D.Ph., Milos Mladenovic, D. en Droit, D.ès Sc. Pol., Mieczyslaw Nawojski, L.Ph., R. P. Irénée Nazarko, O.S.B.M., D.Ph., Adam Niebieszczanski, M.L., Anna Stearns, D.Ph., Henri Wojcik, D.Ph., auxquels se joignent les professeurs et instructeurs du personnel permanent.

D. Institut de Recherches sur l'Europe Centrale et Orientale :

Présidents d'Honneur : L'Honorable M. Léon-Mercier Gouin, Sénateur,
Le Major Général R. O. G. Morton.

Directeur : Théodore F. Domaradzki.

ATTACHÉS DE RECHERCHES

(Professeurs et assistants)

Georges Adamkiewicz, Dr. en Droit, Constantine Bida, D.Ph., Demetre Donzow, D. en Droit, Vladimir G. Kaye, D.Ph., John Mish, D.Ph., Basile P. Martschenko, doc., Charles Murin, D. en Droit, D.Ph., R. P. Irénée Nazarko, O.S.B.M., D.Ph., Antoine Paplauskas-Ramunas, D.Ph., et les professeurs du personnel enseignant.

Zbigniew Fallenbuehl, B.Sc.Econ., M.A., Adam Niebieszczanski, M.L., R. P. Sabin Plechta, D.Ph., Casimir Rowicki L.Ph., Kosta Simitch, M.A., Georges Skvor, D. en Droit, M.A., Milan Sladek, D.Ph., Anna Stearns, D.Ph., Henri Wojcik, D.Ph., en coopération avec les autres membres de l'Institut.

Pour d'autres détails concernant les cours supérieurs et pré-universitaires ainsi que les recherches en slavistique et études est-européennes, s'adresser au Secrétaire du Centre d'Études Slaves, Université de Montréal, Case Postale 6128 (Tél. REgent 8-9451, local 24) Montréal, P. Q., Canada.

